

... l'imam de Défense. Si nous perdons
le terre, il devient l'imam Secret et si
l'ennemi nous écrase complètement, il
devient l'imam Martyr.

... et seul il est quatre.

... la fille Anissa ne viendra
après les moissons. Tu la connaîtras
si tu es une fille. Je les ai élevées
à l'œil. Elles sont les prunelles de
mes yeux. Elles sont bien plus que cela.
Elles sont mes jours.

... de l'imam grossit quelque peu. A
l'arrière, autour de Khadija, des femmes
se sont rassemblées. Asef s'en éloigne. Il
va retrouver une femme parier de lui à Khadija
et prononcer son nom avec un h aspiré.
Asef W. le prénom si simple et court à
l'aise et ailleurs dans le monde de qui va
retrouver. Il est prononcé avec une
combinaison qu'il connaît bien présent.
Asef aspire c'est aussi être qui se
trouve aspiré au cœur de l'univers que
l'aspiration. Croyait comme c'est comme
cette femme qu'il connaît pas.
Asef, après sa mère, il est au monde.
Asef lui a rien demandé et aime bien le
monde que lui ont donné ses parents. Mais
cette intonation qui est en quelque
sorte d'une direction immense...
Asef en fait des bêtises qui font,
à l'arrière, la Caravane des Karima avance

COUP DE SOLEIL EN ESSONNE, ASSOCIATION CULTURELLE FRANCO-MAGHREBINE

Après deux ans d'existence, le Cercle des Amis du Maghreb, groupement informel, a fait place à Coup de Soleil en Essonne. Nous avons pris cette décision en novembre 2001, après débat et vote en assemblée générale constitutive. En nous érigeant en association déclarée, rattachée à Coup de Soleil, association nationale organisatrice du Maghreb des Livres, nous avons visé deux objectifs : gagner en visibilité dans notre région et donner appui à nos activités sur les ressources de l'association nationale, cette mise en réseau devant profiter à tout le monde au final.

Le plus important reste le contenu des actions envisagées, indissociable de notre philosophie, ce qu'exprime notre statut d'association culturelle franco-maghrébine.

Les évolutions démographiques et culturelles de la France, ces dernières décennies, ont remis à l'ordre du jour la notion de culture, en rapport avec la présence sur le sol national d'une population immigrée importante, en particulier originaire du Maghreb. On sait combien de problèmes ont surgi du fait des conditions d'accueil de ces populations, des errements aussi des « politiques de l'immigration » françaises, et combien cela a pu donner naissance à des réactions xénophobes et racistes. Coup de Soleil est née dans ce contexte de crise sociale et culturelle. La culture, lorsqu'elle est prise au sens identitariste, c'est à dire comme un héritage immuable et figé, peut conduire à des dérives meurtrières. Prise comme un processus continu de travail sur les savoirs et savoirs faire, d'échanges interactifs entre les hommes et sociétés, la culture nous est aussi nécessaire que le pain et l'air.

Entre la France (et plus largement l'Europe) et la rive sud de la Méditerranée les relations sont trop anciennes, trop imbriquées humainement pour ne pas nous interpeller ; les problèmes hérités de l'histoire, ceux nés des tensions d'aujourd'hui, économiques, démographiques, politiques..., ont une dimension culturelle incontournable (parle-t-on assez, à tort et à travers, du « choc des civilisations » !). Le dépassement de ces problèmes, pour notre bonheur et notre sécurité à tous, est aussi une affaire de citoyens, donc la nôtre. C'est pourquoi nous voulons, avec nos moyens, développer toute forme d'action propre à élever la connaissance réciproque de nos cultures et à dégager des convergences entre elles, nous voulons contribuer à développer des solidarités entre les deux rives.

Il se trouve que le calendrier a placé au début de notre chemin la date du 19 mars, lourde de sens à dégager en France comme en Algérie. Nous confions symboliquement le soin de nous en parler à une jeune fille d'aujourd'hui, avec le beau texte qu'elle nous a remis spontanément. Nous n'oublions pas que des garçons à peine plus âgés qu'elle sont morts il y a un peu plus de quarante ans, dans une guerre coloniale imbécile. A ces jeunes, les vivants et les morts, nous dédions ce numéro d'Azrak.

Bernard Zimmermann, mars 2002

19 mars 1962

Pourquoi et comment commémorer ?

En ce jour du 19 mars 2002, à l'occasion de la commémoration des quarante ans de la fin de la guerre d'Algérie, deux questions s'imposent à nous. Comment commémorer cet événement et, surtout, pourquoi s'en souvenir ?

Voilà environ deux semaines, nous avons pu voir une série de documentaires retraçant les dessous de la guerre d'Algérie. Appuyés sur des témoignages d'anciens soldats ayant pratiqué la torture, ces documentaires ont été difficilement soutenable. Cependant, il est intéressant de constater que la censure et le tabou de la torture ont eu besoin d'une quarantaine d'années pour se dissiper.

A la question comment commémorer, comment se souvenir de cette date, de ce qu'elle représente, il me semble qu'il faut envisager plusieurs réponses. En effet, parce qu'il y a plusieurs points de vue, il y a forcément plusieurs façons de se souvenir de cet événement.

Du premier abord, le 19 mars 1962 est synonyme de paix, mais surtout de liberté. Cette date est donc pour moi avant tout un souvenir de joie, de soulagement. Je voudrais que pour tous, ce soit une fête, une naissance, la marque d'un nouveau monde pour le peuple algérien, mais aussi pour le peuple français.

Cependant, je n'oublie pas que cette date est aussi celle qui sépara des familles entières dispersées à travers l'Hexagone et l'ancienne colonie française d'Algérie.

A deux pas de chez moi, un homme, nouvel immigré algérien en 1962, me racontait il y a deux ou trois années à quel point, juste après la fin de la guerre d'Algérie, il se sentait isolé, et sans famille, sans patrie. A l'époque, âgé d'une vingtaine d'années, il était venu en France pour le travail.

Je n'oublie pas non plus les « Pieds-Noirs » qui avaient construit leurs vies là-bas, avaient leurs amis. Eux aussi ont été déracinés, obligés de retourner en France. Ils étaient devenus des étrangers dans leur pays d'origine.

Des années plus tard, les frontières se sont réouvertes et les familles ont pu se retrouver.

Cependant, je sais aussi que cette date commémore la fin d'une guerre. La fin d'une guerre longue où la torture a fait des ravages. Ainsi, si je pense qu'il est important de se souvenir des côtés positifs de cette date, des côtés humains, je pense qu'il est aussi important de se souvenir du caractère politique de cette guerre.

Combien d'hommes sont-ils morts pour un gouvernement rétrograde ? Combien d'hommes sont morts à cause de la volonté impérialiste de la France,

ou du moins un reste de volonté impérialiste ; pour le profit qu'apportait l'Algérie ; pour la situation stratégique qu'elle représentait ?

Alors que presque toutes les autres colonies françaises se voient accorder l'indépendance de façon pacifique, l'Algérie, elle, baigne dans le sang de sa population.

Il me semble donc important de se souvenir du 19 mars comme le jour de la libération, mais aussi comme celui de la fin d'un calvaire, comme celui de la fin d'un bain de sang, de torture sur fond de pouvoir et de profit.

Comment commémorer cette date ? Peut-être en gardant toujours à l'esprit l'espoir, la liberté que représentait le 19 mars 1962, mais aussi en gardant à l'esprit à quel point la cruauté des hommes peut se révéler destructrice et traumatique pour l'humanité. Et, peut-être que si l'on se souvient de cette date ainsi, nous ne commettrons plus de telles erreurs. Enfin, peut-être resterons-nous vigilants face à notre nature profonde d'êtres humains.

La question de savoir pourquoi se souvenir de ce 19 mars 1962 est, elle aussi, complexe.

Environ 15 ans après la fin de la seconde guerre, l'Algérie devient indépendante. Les Américains prônent l'anti-impérialisme et le droit de chaque peuple à disposer de lui-même et de son pays, de sa nation. La France conservatrice reste bloquée sur ses positions après la perte de l'Indochine.

L'idée anti-impérialiste est aujourd'hui approuvée par la plupart des gens. Ce concept instituait la liberté pour tous, la possibilité de ne dépendre de personne, d'aucun pays, d'aucune organisation. Il me semble important de souligner ceci car je pense que c'est avant tout pour cela qu'il faut se souvenir de ce 19 mars de l'année 1962.

Pourquoi se souvenir ? Pourquoi commémorer ? Tout d'abord pour ne jamais oublier ce que nous sommes, ce que nous pouvons être, ce que nous avons été et ce que nous pouvons encore être : des Hommes... avec tous les dangers que nous représentons.

Se souvenir ! Pour moi c'est important car l'histoire, l'histoire des hommes, c'est ce que je suis aujourd'hui et ce que je serai demain.

Si j'oublie cette guerre, si je la classe dans le passé, dans ce qui ne nous concerne plus, d'une façon c'est moi, c'est nous que je classe. Se souvenir de cette guerre, finalement, ce n'est pas une possibilité, cela pourrait être un choix, mais à mon avis, c'est un devoir.

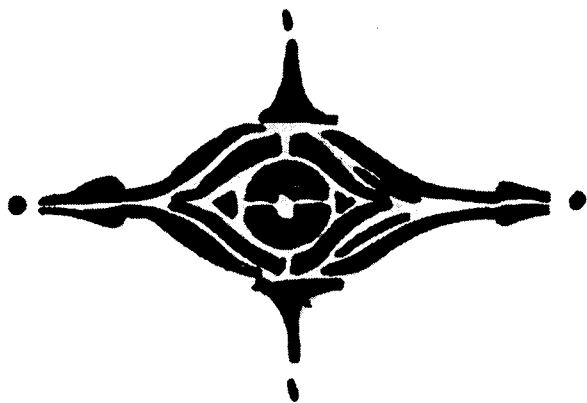
Nous avons le devoir de ne pas oublier que l'impérialisme mène au désastre, que la guerre ne justifie pas tout, que nous ne sommes pas des êtres pacifiques par nature et que par conséquent, nous nous devons de rester vigilants face à nous-mêmes, face au désir de pouvoir et de profit.

De plus, nous avons le devoir de commémorer cette date ne serait-ce que par respect pour ceux qui y ont laissé la vie, pour les familles qui y ont perdu un père, une mère, un frère, une sœur, un fils...

Cette guerre (parce que même si l'on en commémore la fin, c'est à la guerre que l'on pense) s'est produite bien avant ma naissance et les seules guerres dont je garde les images dans ma tête sont celles d'Israël contre la Palestine et du Kosovo. J'ai bien quelques bribes de la guerre de Tchétchénie mais particulièrement imprécises. Autrement dit, je fais partie de la génération qui n'a pas été marquée par la guerre, que ce soit celle de 45 ou celle d'Algérie. Je fais partie de la génération qui « se fout de tout ! » Il me semble que trop peu de gens de ma génération se sentent concernés par cette histoire qui nous compose et c'est en fait la raison la plus importante à mes yeux qui justifie pourquoi nous devons commémorer cette date anniversaire.

Enfin, si je devais terminer, je n'aurais qu'une seule requête à formuler. S'il vous plaît, n'oublions jamais notre histoire et gardons toujours dans un coin de notre tête un peu d'esprit critique. Gardons dans notre tête ce que nous voulons être, et surtout, ce que nous ne voulons pas être.

Claire Huysman

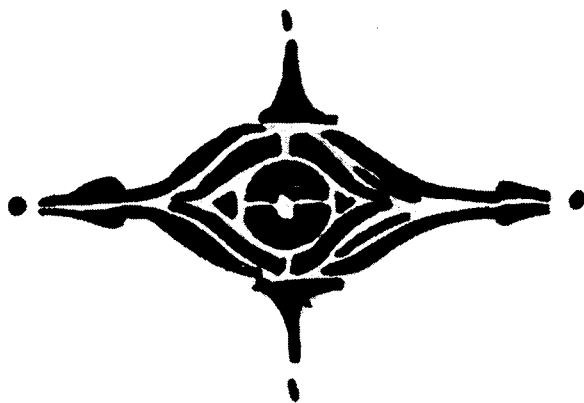


De plus, nous avons le devoir de commémorer cette date ne serait-ce que par respect pour ceux qui y ont laissé la vie, pour les familles qui y ont perdu un père, une mère, un frère, une sœur, un fils...

Cette guerre (parce que même si l'on en commémore la fin, c'est à la guerre que l'on pense) s'est produite bien avant ma naissance et les seules guerres dont je garde les images dans ma tête sont celles d'Israël contre la Palestine et du Kosovo. J'ai bien quelques bribes de la guerre de Tchétchénie mais particulièrement imprécises. Autrement dit, je fais partie de la génération qui n'a pas été marquée par la guerre, que ce soit celle de 45 ou celle d'Algérie. Je fais partie de la génération qui « se fout de tout ! » Il me semble que trop peu de gens de ma génération se sentent concernés par cette histoire qui nous compose et c'est en fait la raison la plus importante à mes yeux qui justifie pourquoi nous devons commémorer cette date anniversaire.

Enfin, si je devais terminer, je n'aurais qu'une seule requête à formuler. S'il vous plaît, n'oublions jamais notre histoire et gardons toujours dans un coin de notre tête un peu d'esprit critique. Gardons dans notre tête ce que nous voulons être, et surtout, ce que nous ne voulons pas être.

Claire Huysman



Voyage en Algérie sur le chemin des hommes et de leurs contes

Après la semaine féerique au festival du conte organisé par Bruno de la Salle à Vendôme, je ne savais pas alors que j'allais continuer à vivre intensément avec les autres.

Deux jours après le festival où j'ai été invitée en tant que conteuse, ce fut l'Algérie. Retour au pays, après huit ans d'absence. La force accumulée à Vendôme a ôté toute crainte de mon cœur. Effectivement, je venais de raconter les « Mille et Une Nuits à Tousnina » pendant ce festival où la parole a été donnée aux contes d'Algérie. Je ne pouvais pas avoir peur d'aller sur la terre de mes ancêtres de là-bas. De l'autre continent. L'âme emplie de bonheur par l'invitation de Bruno de la Salle et tous les témoignages d'amitié reçus pendant cette période, je me sentais invincible. Le 03 août, débarquement à Alger : ce fut le choc. Le soleil, les gens, la terre. Ce n'était qu'une étape. J'y reviendrai. Depuis Alger, première destination : Tighzirt en Kabylie. De là, il a fallu grimper au village de Tifra. C'est extraordinaire de voir la montagne épouser la mer et le sourire fier et débordant de vitalité des habitants malgré la chaleur et les blessures muettes. L'hospitalité y est sacrée et les jours se sont écoulés dans les échanges et la joie. Les enfants me réclamaient de leur dire des contes et notre langue d'échange fut le français puisque je ne parle malheureusement pas le kabyle. Tous savaient que j'étais venue collecter des contes populaires auprès des anciens. L'obstacle de la langue a été franchi grâce à la disponibilité de mes amis(es). Mais je sais, pour avoir traduit des contes de l'arabe algérien que je passais à côté de nombreuses nuances jubilatoires liées à la langue d'origine. Plus que jamais, je regrette de ne pas parler le berbère. Je m'estime heureuse malgré tout de comprendre mon dialecte maternel, l'arabe, qui me donne accès à ces récits du Maghreb venus des fonds des âges et qui véhiculent des thèmes, des motifs, des formules, des histoires aux multiples clefs que l'on peut déceler dans le jeu des langues. J'ai découvert depuis fort longtemps que les contes, qu'ils soient dits en berbère ou en arabe sont les mêmes. Les hommes ont échangé et fait véhiculer ce patrimoine oral dans les différents dialectes. Cela, sans altérer la beauté du texte, ni défigurer son authenticité. Ces versions n'ont pu se ciseler qu'au fil du temps et des conteurs. D'où leur force dans chaque langue et dans chaque contexte.

A Titra, mon ami et hôte Mustapha est allé chercher ses vieilles tantes, Na Khadija et Na Yamina âgées toutes deux de plus de 80 ans. Presque jumelles et complices elles sont détentrices du patrimoine oral. L'une est versée dans la poésie et l'autre dans les textes en prose. Femmes et hommes, grands et petits, participaient à la soirée qui dura jusqu'à deux heures du matin. Ce sont les récits de guerre qui furent racontés en premier. Na Yamina a récité ses vers sur la guerre d'Algérie. Véritables documents historiques oraux. Nous n'étions pas dans la représentation, nous étions dans la transmission aux plus jeunes et aux « étrangers » dont je faisais partie.

Les hommes meurent mais la mémoire, elle, survit. Na Yamina a passé trois ans en prison avec d'autres femmes kabyles et les poèmes de la résistance ont circulé

comme une arme malgré l'encerclement des murs et les tortures. En sortant de prison, elle a appris la disparition de son fils âgé de 16 ans arrêté par l'armée française et la mort de son frère, tué par cette même armée.

Après ce rappel de l'histoire, encore récente, d'un peuple, Na Khadija sollicitée par l'assistance a enfin dit des contes. J'enregistrais tant bien que mal. Mustapha traduisait, Salima (venue également de France) filmait. A un moment donné nous avons assisté à un conte à plusieurs voix. Saliha, une de nos hôtes, a commencé à énoncer des passages pour rappeler les motifs du conte à Na Khadija. Celle-ci a, peu à peu, retrouvé la mémoire. Na Yamina (la soeur de la conteuse !) a rectifié la partie en vers (n'était-elle pas la poétesse?), Malika s'est souvenue de la suite et la parole lui a été naturellement donnée. Soudain, c'est Mustapha qui a saisi l'intrigue afin de lui donner toute son ampleur pour ensuite se taire devant la voix revenue à Na Khadija la doyenne. Tout cela s'est accompli dans une harmonie naturelle. La parole passait de l'un à l'autre sans redite ni répétition comme si ce conte avait été appris ainsi par le groupe. Mais il n'en était rien, c'était simplement la mémoire qui revenait au fur et à mesure que l'histoire déroulait sa longue trame après des années de silence. Les écoutants et les conteurs ne faisaient plus qu'une voix et l'histoire s'est tissée de plusieurs tonalités, de plusieurs timbres et de plusieurs souvenirs tirés comme un long fil multicolore du fond de la mémoire sur cette montagne de Kabylie où les échos semblaient souffler aux uns et aux autres les trésors cachés du patrimoine ancestral. La tradition orale à Titra demeure. Et malgré la télévision, l'écriture, elle est là présente comme un héritage « génétique ». Je réaliserai au cours de mes déambulations en ce mois d'août 2000 que cela est vrai pour d'autres régions d'Algérie. La mémoire ancestrale persiste malgré les meurtrissures, malgré les inquiétudes et malgré les amnésies liées à la tragédie dans laquelle les Algériens sont tous plongés.

Le coeur lourd, nous avons, Salima et moi-même, repris la route pour Alger.

Retour à Alger. Mes hôtes cette fois sont arabophones. J'arrive, le jour d'un mariage. Mes hôtes marient leur petit-fils. Rencontres avec d'autres femmes venues d'horizons divers. On leur annonce que je suis conteuse et que j'enregistre des contes dits par d'autres. De nouveau, les voix ont exprimé la tragédie passée et présente. La guerre d'indépendance se raconte autant que les massacres, dont font l'objet les civils, actuellement en Algérie. J'enregistre lorsque je suis autorisée à le faire.

J'ai écouté. J'ai, ainsi, enregistré quelques témoignages. Et enfin, certaines femmes ont éprouvé du plaisir à me dire des contes dans le brouhaha et la musique du mariage. Certaines vieilles les mettaient en garde contre la malédiction : celle de devenir chauve lorsque l'on dit des contes le jour ! Impossible de trouver un endroit calme et il était impossible de demander un instant de silence dans la chambre où j'ai retrouvé le groupe qui a fui la musique Raï dégagée par les immenses « gueules » de la chaîne hifi placée sur la terrasse comme pour défier le ciel et la terre contre l'enfermement et l'oppression. Les chansons d'amour, allant jusqu'au fond des interdits et des oreilles, scandent haut et forts l'obscène qui se mêle au désespoir. Le raï oranais né dans les bas-fonds des cafés arabes chantait déjà, à une époque lointaine, le possible et l'impossible d'un peuple colonisé et opprimé.

«C'était un mariage et je n'avais qu'à revenir un autre jour si j'étais venue pour les contes !» me signifiait-on. Mais où retrouver la merveilleuse Zohra et l'ingénieuse Ombarka qui connaissent tant et tant de contes de Djelfa avec leur délicieux accent saharien? Où retrouver toutes ces femmes qui vont quitter le mariage et retourner à leur quotidien loin d'ici ? Je n'aurais d'ici là qu'à négocier avec les beaux-parents, les maris...

Dans l'instant, ces créatures aux grands yeux noirs n'avaient qu'un souci ; se maquiller, se parer pour être encore plus belles. Les occasions de sortir sont rares et elles me le signifient gentiment. De plus qu'allais-je faire de ces histoires sans intérêt ? Voilà ce qu'elles pensaient. Certaines me conseillent alors de les relever à partir de la télévision ou dans les dessins animés. J'essaye de leur expliquer que ce sont leurs mots qui m'intéressent. Pour me faire plaisir, elles me disent spontanément plusieurs contes. La complicité des femmes, l'humour, la grivoiserie reprennent le dessus un moment. J'enregistre leurs voix. La fête terminée, on s'embrasse et on jure de se revoir l'année suivante. Je me promets de revenir. Elles me promettent de se souvenir d'autres contes...

Après la semaine d'Alger, je prends enfin un avion qui doit me ramener sur ma terre natale : les hauts plateaux du sud-ouest. Arrivée à l'aéroport de Tiaret (Bouchekif), ma sœur et mon beau-frère m'attendent avec un taxi jaune qui semble à bout de tôle, de roues, de moteur. Ali le chauffeur porte le turban jaune des hommes coquets et des lunettes de soleil. C'est un homme de la tribu de ma mère à Tousnina. C'est un bédouin citadinisé. Il a toujours l'allure fière de ses ancêtres. Ce n'est plus un cheval ni un dromadaire qu'il monte, c'est une voiture qu'il conduit. Mon cœur bondit de joie et je lui fais la bise. Il reste perplexe. Combien j'ai tant aimé ces hommes de la campagne de Tousnina !

Dans le taxi qui roule, j'admire les paysages désertiques et désolés qui s'étendent comme un tapis infiniment grand et infiniment jaune ocre. Je les reconnais. Ils sont ma terre natale. Je parle mon dialecte et Ali s'étonne de mon accent «campagnard». Il sent plus que jamais que je suis de sa tribu. Il est content. Je lui offre une cigarette. Nous fumons. Aucune provocation, ce n'est qu'une complicité. Je les connais tant mes cousins de la tribu et les codes les plus subtils nous les partageons.

Nous sommes à la mi-août ; les blés sont moissonnés et le chaume presque rase par le passage des nomades transhumants déjà repartis vers leur Sahara bien aimé. Où sont passées les nombreuses tentes et les nombreux troupeaux des nomades d'antan? Je ne vois que quelques tentes, ci et là, de quelques retardataires. Elles restent posées comme écrasées par la chaleur ou quelques autres motifs bien plus cuisants que le soleil. Ne sont-ils pas régulièrement massacrés dans cette région de Tiaret ?

La voiture passe devant un endroit à la sortie d'un village et ma sœur me dit : «C'est ici, il y a une semaine qu'une famille de nomades a été massacrée de façon inimaginable !». Plus tard, on me racontera comment les enfants ont été empalés vivants... Je passe sur les détails insoutenables d'une mort atroce. Cela, je commençais à prendre l'habitude de l'entendre depuis mon séjour à Alger où j'ai manqué défaillir à chaque récit ou témoignage. Les journaux en langue française

que je lis (le Matin et la Nouvelle République) traitent du terrorisme aussi mais la voix des témoins est tellement plus poignante.

Soudain, je réalise que l'on vient de me montrer le lieu du massacre dont a parlé une radio française le samedi 29 juillet alors que je devais raconter à Vendôme ce jour-là le conte «d'Herbe-Verte la Petite Nomade». Mes souvenirs me renvoient à ce jour, en France.

A Vendôme, ce matin là, j'avais promis de raconter au public du festival mon histoire préférée : «Herbe-Verte la Petite Nomade» qui fait pleuvoir sur son passage. De quoi peuvent rêver les nomades du Sahara ? Conte hérité de cette même région et très certainement véhiculé par ces nomades qui séjournent chaque été sur ces hauts plateaux. Donc, à mon réveil, heureuse de faire découvrir ce conte, j'ai allumé la radio lorsque la voix des informations a annoncé le massacre d'une famille de nomades, en précisant que c'était dans la région de Tiaret. C'était, le cœur en deuil que j'ai raconté «Herbe-Verte la Petite Nomade». Avec une émotion jamais soupçonnée. Je n'étais plus la conteuse, j'étais la descendante, venue de loin, comme mon héroïne préférée «Herbe-Verte». C'était d'elle que je parlais et de ses descendants que l'on égorgait sans vergogne sur la terre qu'ils embrassent de leurs pas fatigués...

En ce jour d'août, en Algérie, quelques jours après, je me suis souvenue de ces larmes versées en France et de nouveau une brume est venue voiler mon soleil retrouvé. La voiture d'Ali roulait, roulait, roulait sous le soleil... Nous sommes enfin arrivés. La joie des retrouvailles a remplacé le deuil. Mais juste un instant. Tant de fardeaux et de meurtrissures nous soudent les uns aux autres depuis si longtemps. Mais nous devons tous survivre pour rendre hommage au courage de ceux qui nous ont précédés dans cette terre que nous aimons tant et sur laquelle semble peser une longue malédiction.

Retour à ma collecte de contes.

Sur mon lieu de naissance parmi ma famille, je pensais la collecte aisée. Bien au contraire les malheurs, les souffrances, les tragédies, les chocs et les traumatismes ont inscrit d'autres textes dans les esprits et j'avais le sentiment d'être une «rigolote» avec mes contes. Une fois la culpabilité passée, c'est ma voix qui a émergé de je ne sais où. Et je me suis mise spontanément à raconter dans ma langue maternelle. Mon public fut grand. Ces contes hérités de ma mère lors de mon enfance en Algérie, sont venus me soutenir, tout comme ils l'ont fait pour elle en période de guerre d'indépendance. Ce n'était plus ma mère qui soutenait ses enfants orphelins de père pendant les troubles, c'était moi, sa fille, qui racontait à mes oncles tantes, cousins, cousines. Je leur racontais leurs contes ancestraux. Ceux qui ont transité avec moi par la France et par sa langue pour enfin revenir retrouver leur terroir, et ses hommes.

Mes proches, m'entendant raconter en arabe ces récits ancestraux me lançaient (tendrement moqueurs et fiers): «Comment, elle qui est partie là-bas, très loin dans le monde moderne, a-t-elle fait pour garder l'accent du bled et les histoires du terroir ?» En plus de la tendresse qu'éprouvaient pour moi les miens, est née de l'admiration : «Au moins, elle, elle n'a pas oublié ses racines !» Depuis ce moment,

chacun me promettait de se souvenir, de revenir me dire des contes, d'inviter pour moi telle ou telle vieille tante.

Quant à moi, je raconte, j'écoute et j'enregistre. Les jours chassent les nuits et les nuits chassent les jours. Le temps passe. Et, déjà, il me fallait reprendre l'avion. C'est à ce moment là que j'ai fait la connaissance de Mohamed qui connaît une version orale de la geste des Béni-Hillal transmise de père en fils dans sa famille depuis les temps les plus lointains. Il m'a tout de même dit deux ou trois récits. Pressé, il est reparti en jurant qu'il me remplirait autant de cassettes que je voudrais. Mais il fallait revenir avec plus de temps. J'ai un rendez-vous avec lui aussi...

C'était intense, puissant, extraordinairement fort et douloureux, mais c'était vivant, très vivant. J'ai visité et rencontré beaucoup de gens, trop de gens avaient besoin de parler. Il fallait rester attentive, éveillée. L'émotion était toujours à son pic le plus élevé. Je ne dormais plus beaucoup, je racontais, j'écoutais, je souffrais avec les miens des malheurs qui se sont abattus sur l'Algérie, sur nos sœurs et nos frères algériens, sur nos proches. Brutalement, mon cerveau a refusé de me suivre. Il saturait. Les deux derniers jours, je me suis écroulée, mon magnétophone s'est éteint et je n'ai pas saisi les chants populaires chantés pour moi pendant que l'on me paraît les pieds et les mains de henné alors que j'étais allongé sur un immense tapis des Hauts Plateaux, entourée de ma famille si aimante. Le matin, j'ai trouvé mes pieds et mes mains colorés, décorés. Je ne me souvenais plus de rien...

Depuis ce moment, un sommeil résistant me fermait les yeux malgré les efforts surhumains que je faisais pour rester éveillée et profiter encore de la présence des miens. Depuis, partout, malgré le monde qui m'entourait, me parlait, je dormais là où j'allais, là où j'étais. Ils étaient indulgents et me gâtaient malgré tout.

Heureusement, que, quelques jours plus tôt, lors de la «veillée contes» à Tiaret où ma cousine Halima a invité Ziania, j'étais encore sous tension. Ziania est une vieille femme aveugle qui possède un répertoire inépuisable et qui a pris l'habitude de raconter aux enfants de la famille. Que de contes ! Quelles merveilles ! Quels trésors ! Une soirée n'a pas suffi. Je dois y retourner... Et je me mets à rêver : «Et si je devenais Hana Nora qui dirait à la radio un conte populaire à tous les enfants d'Algérie avec mon dialecte du terroir qui charme et fait rire aussi ? Et si je pouvais faire découvrir aux nouvelles générations les contes de nos ancêtres dans un dialecte en voie de disparition ? » Enfin... C'est l'imaginaire d'une conteuse amoureuse de ses contes...

Contes ou réalité ? Voix des contes ou voix du génocide ?

Après avoir survolé mon voyage, je reprends les voix qui ont témoigné et je reprends mon récit depuis le début. Je reprends la route... Mais, il me faut aussi revenir sur les trames de ce voyage. Je n'ai pas tout dit... Et je sais d'ores et déjà que je ne pourrai pas tout dire....

Je reprends tout... Atterrissage à Alger. Le 3 août. Alger avant Tizirt . Direction, La grande Kabylie. En passant par la capitale, j'ai été surprise par le « calme » des gens qui circulaient, allaient et venaient comme dans toutes les villes en période de paix. Beaucoup de filles habillées à l'européenne. Peu de foulards, quelques haïks (voiles traditionnels).

Des voitures fleuries klaxonnaient. C'était un mariage. D'autres klaxonnaient plus fort. C'était le match de foot. L'équipe de la Jeunesse Sportive de Kabylie (JSK) contre l'équipe tunisienne, l'Etoile Sportive de Sousse. Etendards, tambourins et trompettes, la joie exubérante animait les routes. Notre voiture roulait vers la Kabylie et la radiocassette nous emportait encore plus loin avec ses chants berbères.

Arrivés à Tifra, un des villages agrippé à la montagne près de la ville aux ruines romaines : Tizirt. Le soleil, la mer, la plage et les enfants en colonie de vacance qui chantaient. Nous passerons une semaine entre les cafés de Tizirt, la vie au village et les plages environnantes. Avec Salima nous étions souvent invitées. Les hommes qui nous étaient présentés dans les cafés nous parlaient, parlaient...

Nous n'arrivions pas toujours à être attentives alors que nos hôtes nous honoraient de leur gentillesse. Leur sens de l'hospitalité les conduisaient à nous faire la conversation alors que nous étions accablées par la chaleur. Mais nous sentions également chez nos amis le besoin de parler, le besoin d'oxygène et les rêves de liberté. Celle de la France entre autres. Les bières étaient dégustées sur les terrasses. Nous restions sur nos gardes et cachions nos craintes. Nos amis de Kabylie sont si généreux que nous n'osions pas avouer notre peur lorsque nous entendions parler de terrorisme. Si peu. Ils étaient désabusés. Ils étaient silencieux. Ils couvaient une colère, une souffrance. Leur révolution ravie semblait loin, loin... Ils savaient qu'ils devaient se soumettre à d'autres épreuves pour la reconquérir. C'est comme dans les contes. Lorsque le héros a traversé tous les obstacles pour sauver sa bien-aimée et qu'il a réussi, il reprend son souffle. Et, c'est à ce moment-là qu'il se la fait ravir par celui qui n'a pas bougé de sa place et qui guettait dans l'ombre...

Passons.

Un jour j'ai entendu parler d'une boîte de nuit. J'ai exprimé le souhait d'y aller. Nous avons, alors, pénétré dans ce foyer d'interdits. La jeunesse sans espoir et sans projets d'avenir se « défonçait » pour oublier. Les hommes se saoulaient à la musique raï (non kabyle) qui, elle, leur permettait de sortir des contraintes sociales quotidiennes. Le raï hurle l'espoir, le désespoir, les fantasmes. Les prostituées étaient les seules femmes présentes dans cette boîte où l'argent circulait entre l'animateur qui mettait aux enchères un passage d'une chanson. Lieu et musique à effet cathartique. Je suis ressortie de là l'âme en dérive. Où était la jeunesse militante, critique et remplie d'espoir d'après guerre ? C'est mon passé qui revenait. Oui, nous étions révoltés mais nous avions encore une lueur d'espoir. De notre espoir il ne reste rien. Les usurpateurs ont réussi à tuer la jeunesse. A « l'étouffer dans l'œuf » comme dit le proverbe. Pourquoi autant de jeunesse talentueuse et pleine de vie est-elle anéantie par un régime ?

Sur la plage, un autre jour, une intellectuelle me racontait :

- J'ai été arrêtée cinq fois par un faux barrage sur les routes de Kabylie. J'étais dans un bus, les « islamistes » faisaient un prêche d'une heure ou deux et réclamaient, à qui voulait, de participer à leur lutte en donnant argent ou bijoux. En dehors des discours d'avertissement, aucune violence. La cinquième fois, j'ai eu peur. Un « barbu » s'est arrêté devant moi. J'étais habillé normalement. Sans foulard. Il m'a fixée et il m'a ricané au nez : HA ! HA ! Tu as peur d'être « Couic » ! Il a fait le signe avec la main, celui d'égorger ! Il m'a ensuite rassurée : Ne t'inquiète pas, nous n'égorgeons ni femme ni enfant !

Elle m'a également raconté une enquête qu'elle a réalisé à Relizane dans l'Ouest de l'Algérie après le massacre d'un village. Les femmes lui auraient affirmé que la caserne à proximité était vide lorsqu'elles sont allées chercher du secours. L'idée que l'armée participe aux massacres des populations est dans les discours qui circulent de manière récurrente.

Rare récit sur le terrorisme, dans cette région de Kabylie. Mais on m'affirmait qu'autour de Tizi-Ouzou, les atrocités sont aussi importantes qu'ailleurs. Certains exprimaient leur regret de constater que des groupes kabyles étaient aussi de violents intégristes.

Tant de questions, d'affirmations, d'infirmités.

Les hommes du village étaient organisés, des tours de garde étaient planifiés. Tout le monde se connaît, aucun étranger ne peut s'infiltrer. C'est un avantage chez ces villageois retirés dans les montagnes et hostiles à l'approche de tout étranger. Ainsi les Kabyles farouches ont de tout temps préservé leur groupe de toutes les infiltrations extérieures. C'est ce qui les préserve. Un jour sur une plage isolée, j'ai rencontré deux couples et leurs enfants. Ils sont médecins, enseignants, ingénieurs. Une femme médecin (arabe mariée à un kabyle) m'a parlé de sa situation :

Chaque jour, à Alger, je suis sortie de chez moi pour me rendre à l'hôpital sans être sûre d'y parvenir. J'ai refusé de mettre un foulard. Les hommes, quant à eux, ils sont devenus de véritables « mauviettes » face aux barbous. Ils tremblent.. Il ne reste plus que les femmes pour résister. C'est normal, une femme n'a pas peur de mourir pour défendre sa liberté si chèrement acquise et pour défendre le fruit de ses entrailles.

Le même jour. Nous sommes allés manger du poisson en dégustant un bon vin d'Algérie. Toujours au bord de la mer. Nous avons rencontré par hasard un copain de notre hôte. Il est venu se joindre à nous. Il buvait, riait, blaguait. Quelqu'un a évoqué les morts en parlant du destin, du mektoub face à la mort. Le jeune homme s'est alors redressé et d'une voix blessée, il a crié :

Dis-moi quel destin a conduit la bombe dans un car ? Dis-moi pourquoi ma sœur de 18 ans est-elle morte ce jour-là à Blida ? Ce n'est pas Dieu, ni le destin qui a mis la bombe, ce sont les terroristes. Je refuse la fatalité et jamais je ne pardonnerai la mort de ma sœur.

Il ne pardonnera pas. Il faisait allusion à la concorde civile. De nouveau, je devais constater qu'au cœur de jeunes blagueurs brûlait un feu douloureux sous un aspect

de vie normal ! Souvent et toujours je vivrai ces situations : des gens en apparence comme tout le monde étouffent leurs deuils. La vie aurait été impossible dans les lamentations et l'effondrement. Seul un semblant de vie normale peut les aider à survivre derrière leurs masques.

Dans la région de Tighzirt, certaines personnes rencontrées me demandaient de ne rapporter en France que des bonnes nouvelles : «Nous avons besoin que des touristes viennent, nous ne voulons pas disparaître par l'isolement et l'oubli !»

Il serait trop long de raconter la vie des gens et toutes les rencontres. J'aurais voulu raconter l'histoire des trois frères puisatiers qui creusaient un puits. Ils sont, l'un ingénieur, l'autre sociologue et le troisième nouveau bachelier. Tous les étés, ils parcourent la Kabylie pour trouver un chantier afin de creuser un puits. L'argent gagné leur permet de subvenir aux besoins de leur famille (leur mère et leurs frères et sœurs). Leurs salaires d'ingénieur et de sociologue sont insuffisants. Voilà à quoi sont soumis les intellectuels algériens...

J'ai quitté les sites merveilleux de la Kabylie, le cœur lourd. Je me sentais chez moi. J'emportais leurs souvenirs, quelques-uns de leurs contes et des promesses. Sur la route du retour et jusqu'à présent, le visage de Na Khadidja et Na Yamina me suivent. Je repense à ce mariage, à ces trois musiciens traditionnels qui tourbillonnent et à tout le rituel qui régissait la cérémonie. Le tambourin, la raïta et la danse gracieuse de ces musiciens aux burnous flottant aux rythmes de leurs pas donnaient, pour moi, à l'espace une dimension hors temps. Les têtes des artistes étaient ceintes de turbans jaunes sur des chéchias rouges ; ceci révélait toute la beauté de leurs visages graves. Qu'ils sont beaux ces berbères ! Ils me rappellent les hommes de ma tribu. J'ai alors aimé plus que jamais la beauté de la culture maghrébine née d'une union berbéro-arabe. Et mon œil a été de nouveau saisi par la silhouette d'un vieil homme qui est entré dans le cercle de la danse. J'ai été émue par son pas fluide et agile et sa grâce malgré l'âge. Il avait la danse de ses ancêtres dans le sang ; il tournait, levait une jambe qu'il reposait doucement et relevait à nouveau comme un souffle léger. La musique battait son plein. Un jeune est rentré à son tour dans la danse. Et, peu à peu, par ordre d'âge, les hommes ont saisi le rythme de leurs corps et se sont mis à danser devant les femmes qui les regardaient. Elles, n'iront pas danser (à ce moment) avec eux. Mes yeux ne quittaient pas les musiciens qui semblaient être sortis de la nuit des temps. Je pensais : «Ce sont ces hommes qui ont été rencontrés par, entre autres, l'orientaliste Auguste Mouliéras et Léon Frobénius l'anthropologue allemand ! C'est auprès d'eux qu'ils ont collecté ces contes si chers à mon cœur! » C'était, il y a un plus d'un siècle pour le premier et un peu moins pour le second. Et encore une fois, j'ai éprouvé une grande nostalgie et le regret de ne pas parler la langue. Plus tard, au Sud-Ouest, les miens me

rappelleront que j'ai, depuis l'enfance, aimé porter les costumes traditionnels kabyles, aimé la poterie berbère et rêvé d'aller en Kabylie. Je ne savais pas que ma passion était si lointaine, moi la « métisse » arabo-française qui se revendique de partout et de nulle part. Mais, le temps passait et à l'aube la musique s'est assoupie. Dans mon appareil à photos j'ai saisi quelques instants. Et comme dans les contes, il faut reprendre la route...

Retour à Alger. Un mariage, des contes et les récits d'horreur. C'est une autre histoire...

Dès mon arrivée à Alger (tout comme en Kabylie et plus tard à Tounina), je suis invitée à un mariage. La musique, la fête, la danse, les toilettes, le maquillage, les femmes se parent, youyoutent, le cortège se prépare pour aller chercher la mariée. Mes hôtes insistent pour que je monte dans leur voiture et l'un d'eux me confie :

Reste dans ma voiture car j'ai une arme, au cas où...

Je m'étonne, pourquoi est-il inquiet c'est juste la périphérie d'Alger 5 ou 6 km ? Je prends peur. Subsiste-t-il un risque ? J'hésite et je monte quand même dans la voiture à côté de la grand-mère chez laquelle je loge. Sur la route, elle se met à parler, parler, parler. Elle m'indique les lieux et me raconte l'horreur. Mon cœur se soulève, je n'ose pas croire, je refuse d'admettre. J'ai la nausée. Je me sens pénétrer dans un monde étrange où l'atmosphère sent le soufre et où des ombres circulent dans des danses silencieuses et macabres cette fois-ci. J'enregistre tant bien que mal malgré le bruit, la route cahoteuse. Le fait de parler dans mon magnétophone m'aide à restituer aussitôt ce que j'entends. C'est comme une délivrance, un soulagement. C'est comme pour faire de la place afin de recevoir encore et encore les mots de l'inimaginable. Les vitres ouvertes, le vent chasse la chaleur et la voix. Je tends l'oreille et mon microphone. La voix s'échappe et refuse de se laisser capter par l'appareil. Je ne retrouverai plus tard que le bruit du moteur et celui du vent. Mon oreille capte cependant...

Nous passons devant la décharge publique des ordures d'Alger. Elle est sur notre droite. Des centaines de petits sacs en plastique noir (que je m'habitue à voir dans les paysages algériens) s'envolent et s'accrochent aux chardons et autres épineux sèches par le soleil du champ voisin. Le vent les gonfle. Ces sacs noirs ainsi gonflés sur les tiges me font penser aux têtes sur les piquets des récits que j'entends. A droite, en face de la décharge, un autre champ. Plus vert celui-ci. La vieille me secoue par le bras :

Regarde, regarde ! C'est dans ce champ que le frère de la mariée a été assassiné ! C'est là aussi que l'on retrouvait les cadavres en train de se faire dévorer par les chiens chaque matin ! C'est là que les terroristes torturent, découpent leurs victimes en petits morceaux...

Je suis surprise :

Le frère de la mariée que nous allons chercher maintenant a été assassiné ?

Oui, à 23 ans en 1996 car il avait fait son service militaire, c'est tout ! Ils sont venus le chercher chez lui et dans ce champ à côté de chez lui...

Effectivement, nous arrivons aux Eucalyptus, coin chaud de la périphérie d'Alger. C'est là, aussi, qu'un journaliste a été assassiné. Entre autres.

Personne ne descend des voitures du cortège. Nous avons un ordre. On ne sait jamais. Nous devons prendre la mariée et partir très vite. La grand-mère insiste pour qu'on me laisse rentrer et voir la photo du jeune. J'y vais, la mère de la mariée éclate en sanglots devant la photo de son fils si jeune et si beau. Je la prends dans

mes bras. Je me suis retrouvée au cœur des souvenirs de l'horreur... On me raconte les circonstances. Insoutenable. On relie son histoire à d'autres encore plus atroces. Comme pour s'estimer plus heureux. Je pense à la guerre d'Algérie. Mais, aujourd'hui, qui tue qui ? Et pourquoi ?

A Alger, les gens me parlent, racontent leur tragédie. La fille de mes hôtes, 26 ans, surveillante dans un lycée, me relate l'histoire de la tête dans la cour du lycée. Les élèves, selon son récit, poussaient du pied une boule couverte de terre qui ressemblait à un ballon. Ils criaient. Elle, voyant le groupe s'agiter, s'était rapprochée... Et elle ajoute : «heureusement, qu'au moment où j'allais toucher la boule du pied, j'ai vu le globe oculaire. J'ai compris que c'était une tête. Heureusement que je n'ai pas touché la chose...»

Les morts on en parle comme des «choses». Et c'est toujours, là-bas, ailleurs. On se protège comme on peut contre l'inconcevable. Sinon, il y a de quoi devenir fou.

D'ailleurs des fous il y en a de tous les bords et partout.

Un soir, à la recherche de fraîcheur, je me détends sur la terrasse quand mon hôte se met à me montrer les paysages urbains. Ensuite son regard se pose sur la maison d'en face, en dessous, sur l'autre trottoir. Il laisse venir ses souvenirs récents :

Cette maison que tu vois, un soir les terroristes sont venus chercher leur fils âgé de 24 ans. Nous l'avons, tous, vu partir, hurler, appeler de l'aide, supplier. Sa mère, son jeune frère suppliaient aussi. Ils l'ont emmené là-bas sous le pont que tu vois. Ils l'ont égorgé. Heureusement ils n'ont pas eu le temps de le mutiler, sa famille a pu l'enterrer en entier. Car le problème maintenant, c'est qu'ils les découpent et dispersent leurs morceaux. Les familles n'ont même pas la consolation d'enterrer leurs morts.

Horriifiée, je l'ai interrogé :

Pourquoi personne n'a rien fait pour défendre ce jeune ? Pourquoi personne n'a bougé dans le voisinage ?

Il a répondu :

Mieux vaut un mort que plusieurs. Quand l'armée ne se déplace pas, comment veux-tu que le voisin le fasse ? Son frère a couru à la caserne voisine et on lui a répondu : nous n'avons pas d'ordre pour intervenir.

Voilà une autre interrogation pendant mon séjour en Algérie : «Pourquoi les gens se laissent-ils égorger sans réagir? Pourquoi les autorités semblent-elles souvent absentes ?»

Les récits où un petit groupe passe sous le couteau, l'un après l'autre, un groupe plus important sont prédominants. Un chapelet de récits d'horreur, des lieux aux souvenirs sanglants.

Un jour, le père du marié que je suis allée voir parce qu'il était réputé connaître des contes, m'a raconté sa vie à Ben Talha qu'il a quitté 6 mois avant le grand massacre du 27 août 1997:

Depuis des années, ce village était aux mains des islamistes. Le jour l'armée y sévissait, la nuit les terroristes. Ce serait trop long de tout rapporter. Les histoires

de cadavres gisant sur le sol ou accrochés à un arbre, un pont. Les ténèbres, les rues aux ombres menaçantes, les fouilles, les peurs sont les toiles de fond.

Et, il me dira, avec son talent de conteur, dans le détail, l'histoire de la voiture où il a été invité à monter par les terroristes lorsqu'il a été surpris dans les rues alors qu'il rentrait du travail. Sur le siège arrière, ses pieds pataugeaient dans un liquide visqueux. Il a fallu un moment pour qu'il fasse le lien entre l'odeur et le liquide. Il a réalisé que ses pieds étaient plongés dans du sang ! Il a été déposé devant chez lui et la voiture a disparu dans la nuit. Sans doute pour charrier d'autres victimes qui seraient jetées devant la maison de leur famille. Souvent sans tête ou avec une autre tête. Les têtes étaient échangées. Un jeu macabre. Les égorgés coupent les têtes et les changent. Ainsi les corps n'ont plus leurs vraies têtes. La famille se lance alors à la quête de la «bonne tête» : «Savez-vous si une famille a reçu un mort avec une autre tête ?» On y va, on constate, on récupère et on enterre.

Laissez-moi croire que tout cela n'est que divagation funèbre engendrée par la terreur!

Mes hôtes partent pour un enterrement. Une jeune femme immigrée égorgée par des terroristes déguisés en gendarmes lors d'un contrôle à un faux barrage. Le détail est effroyable. Je surveille la presse. On en parle pas. La raison est sans doute de ne pas effrayer les touristes et les immigrés qui reviennent confiants depuis les discours apaisants du nouveau président. Le dernier des dinosaures disent les intellectuels à Alger avec un humour du désespoir. Dès que l'un sort par la porte, un autre revient, métamorphosé, par la fenêtre. C'est toujours le même système qui circule, ajoutent-ils...

Choquée par la constance et l'importance de ce répertoire sinistre et douloureux, je prends l'avion pour le Sud-Ouest : Tiaret, héritière de Tihert la capitale du royaume rostémite. Comme une fuite en plein ciel...

Mon cerveau n'en peut plus. Il sature. J'ai refusé ensuite d'écouter l'inimaginable. Pour un temps. Le temps de rêver.

Tiaret, Tousnina, Sougueur, Mellakou... Je vais vers une autre destination. C'est là où je suis née. Ce sont mes proches. Je souffre. Je souffle. J'ai pleuré les nomades disparus. Ali le chauffeur bédouin modernisé m'a déposée chez les miens. Jour après jour, les récits circulent.

Un jour comme tous les jours, une femme comme toutes les femmes. Le café est servi. Nous le dégustons. Nous parlons. Au bout d'un moment, ma sœur m'annonce, en prenant un air affligé, que c'est une pauvre femme veuve avec 7 ou 8 enfants. Son mari a été tué par les terroristes. La femme raconte calmement. Elle ne me paraît pas affligée, mais, je refuse de juger car, comme je l'ai dit, les gens portent des masques pour surmonter. Après son départ, j'interroge ma sœur qui me confie :

Elle n'a pas osé te dire toute la vérité car elle ne cache à personne que les terroristes lui ont rendu un grand service en supprimant son mari. Depuis, elle est heureuse car il a eu la bonne idée de devenir garde champêtre un an avant d'être tué. C'était un homme cruel qui la maltraitait. Il clouait les fenêtres et verrouillait

les portes. Maintenant, elle touche une grosse indemnité et profite de la vie. Coiffeur, sorties, amants et tout et tout... Elle crie à qui veut entendre qu'en cette période trouble, persiste une justice divine...

Vraiment, le monde tourne-t-il à l'envers ? Ou alors suis-je simplement au cœur de la vie aux multiples miroirs? Dieu a-t-il tiré le rideau pour se reposer de la comédie de ces piètres créatures ?

Un autre jour. Dans le même village. Une jeune fille. 18 ans. Elle refuse les photos et elle refuse dans un premier temps que j'enregistre son témoignage. Elle raconte l'embuscade du bourg où elle habitait. Elle évoque, d'une voix fluette, l'enfermement de tous les habitants dans une salle et le début de l'holocauste. Elle n'a pas vu l'égorgeage, mais, elle a entendu, elle a senti l'odeur. Elle décrit les terroristes, leurs costumes, leurs voix :

Ils n'étaient pas barbus mais bien rasés. Ils avaient des costumes afghans. Ils portaient d'énormes poignards à la ceinture. Ils communiquaient entre eux avec des talky walky. L'un d'eux, un jeune qui semblait être leur chef, avait les cheveux longs et lisses qui descendait jusqu'aux genoux. Ils ont reçu l'ordre de commencer. L'homme choisi parmi les habitants suppliait, hurlait. J'ai compris que les égorgements commençaient. Je ne voyais rien de la salle où se trouvaient les femmes et les enfants. Soudain j'ai entendu un bruit d'eau qui s'échappe d'un tuyau et «barbouille» à cause de l'air. Et immédiatement après, une odeur de sang chaud a pénétré mes narines. Je me suis évanouie. Un terroriste m'a secouée pour me réveiller. Soudain, le talky walky a sonné une seconde fois et ils ont crié, « les chiens de Zarouel ! ». Très vite, ils se sont sauvés. Nous devons notre vie à notre cousin qui a couru au village voisin prévenir les gendarmes dès qu'il a aperçu les premières ombres se faufiler dans le cimetière. Heureusement que ces gendarmes ont osé venir. Ce n'est pas toujours le cas.

Cette jeune fille au visage inexpressif ne sourit pas. Elle vit dans ce village avec sa famille dans une maison en construction mise à leur disposition. Tout le bourg habite le village. C'est l'exode. L'exode du monde rural. Les nomades, sont massacrés. Les bédouins sédentaires de la campagne rejoignent les villes et gonflent la population. Les villes grouillent de monde comme en Inde. Les gens ne se connaissent plus entre eux. Le banditisme augmente et les valeurs sociales si précieuses pour un peuple musulman se perdent dans une certaine masse. La rue m'a montré le changement opéré chez les gens. La chaleur humaine ne se retrouve qu'au sein des foyers. Heureusement.

Je voulais collecter des contes et j'ai collecté des récits d'horreur. Les gens avaient besoin de raconter leur quotidien. Les atrocités dont ils avaient été victimes. Des récits, plus tragiques les uns des autres circulent comme pour augmenter le registre de l'horreur déjà trop chargé. Et ces enfants de nomades empalés vivants ? Et ce petit garçon circoncis égorgé dans le giron de sa mère sous ses yeux et ceux des invités paralysés par la peur? Et cette femme à laquelle on a fait manger le foie son fils ? Et encore et encore...

«Tu cherches des histoires d'ogres et d'ogresses ? Viens dans la forêt et tu apprendras que les ogres sont les hommes. Rien de plus. Les hommes ensauvagés

et cannibales. Nous avons compris maintenant ce qu'est un ogre. Les anciens les ont appelés «ogres», mais ce sont des êtres humains !» Voilà comment certains ont essayé de me définir les ogres.

D'autres personnes veulent me montrer un village, à proximité d'une forêt de Tiaret où de nombreux habitants ont perdu la raison car ils étaient possédés par des Djinns. Lorsque les tolba sont allés les exorciser, les djinns ont répondu par la voix de ceux dont ils étaient censés occuper les corps:

Où voulez-vous qu'on aille ? Avant, nous vivions tranquilles dans/les bois, mais depuis des années nous subissons le sang des égorgés qui coule et les refrains des versets coraniques que récitent les hommes. Nous avons alors fui les bois et nous avons trouvé refuge dans les corps de ces villageois. Laissez-nous vivre en paix ou rendez-nous notre forêt.

Les gens commentent :

Ils ont raison. Ils ne savent plus où aller. Les djinns ont peur du sang et ne supportent pas trop les récitations des versets coraniques. Ce sont des invisibles, ils ont besoin de silence. Incroyable. Les humains ont réussi à faire du mal même aux djinns que nous craignons pourtant. Même les Djinns ont fui cette nouvelle espèce humaine.

Toujours à la recherche des contes d'antan, je prends le taxi jaune d'Ali pour la campagne de Tounina. Je traverse les paysages et je filme un des tombeaux berbères des Djeddars. Je visite le cimetière de mon douar natal et je passe la nuit dans le gourbi de ma tante. Le siroco souffle. A 5h du matin, au chant du coq, ma tante allume le feu dans l'âtre en rassemblant le seul combustible qu'elle possède : les crottes de ses moutons qu'elle balaie chaque matin dans l'enclos (la zriba) et laisse sécher au soleil. Soudain, devant le kanoun où l'eau du café chauffe, elle se met à me dire des contes avant que le jour ne soit complètement levé. Elle est contente car la mémoire lui est revenue. La veille, elle n'avait pas réussi. Elle m'a affirmé avoir oublié tous les contes à cause des deuils. Elle a vieilli Tantine. Ce matin là, surprise, je n'ai pas osé aller chercher mon magnétophone pour l'enregistrer. J'ai préféré laisser la mémoire lui revenir. J'ai préféré écouter, simplement, tout comme lorsque j'étais enfant. Ouf ! Tantine a recouvré la mémoire des contes de la tribu ! La flamme vacille sous la casserole noircie par la suie et l'odeur du bon café se dégage au fil des gouttes qui tombent dans la cafetière et de l'eau qui murmure. Au silence de l'aube, au chant du coq et aux aboiements des chiens au lointain, aux bruissements du café qui se préparent dans un geste ancestral s'ajoute la voix de la conteuse. Le temps s'est arrêté et je me suis laissée emporter par mes héros de jadis ; J'aurais voulu rester ainsi loin de tout ; de tout ce qui me troublait depuis mon retour. Le soleil a, enfin, pointé ses dards et toute la maisonnée s'est levée les yeux pleins de bonheur de me voir. La journée a été chaude sous le souffle du sirocco. La somnolence et la joie des retrouvailles. Voilà la journée.

Le soir venu, j'ai préparé mon appareil «capteurs d'histoires» et j'ai appelé ma vieille tante usée par les épreuves et une vie difficile du monde rural et pauvre.

Khalti ! (ma tante !) Raconte-moi les contes de ce matin !

Ma pauvre fille ! Ce que raconte ta tante le matin, elle l'oublie le soir ! Ne le sais-tu pas ?

Et je n'ai pas réussi à saisir ces histoires du passé. C'est mieux ainsi. La transmission devant le kanoun, ce matin-là est venue rafraîchir celle d'antan et elle restera comme le veut la tradition : de bouche à oreille sans «machine pour répéter». Cela m'obligera à retourner et à réécouter tout près contre le genou de ma tante. J'aurai son souffle et son parfum en plus.

Après les contes de l'aube, nous avons, à travers champ, pris le chemin qui mène au cimetière des ancêtres. Je filme ; Je photographie. Tantine, dans le mausolée, chante les airs religieux et elle prie les saints de la tribu. Elle me dira : fais-moi voir ! Je lui colle le «viseur» sur l'œil. Elle rit et ajoute amusée: «Ta machine a rendu ta tante toute blanche !»

J'ai quitté l'Algérie épuisée. Le sommeil est venu à mon secours pour me plonger dans un état soporifique qui m'a aidé à échapper à l'avalanche des informations refusées par mon cerveau. Il aurait fallu du temps pour que les neurones de la raison puissent stocker l'inimaginable. Et soulagée, j'ai repris l'avion pour la France me jurant de témoigner car aucune réponse n'est possible pour l'heure. Je pense à tous ceux qui vivent l'horreur et ses conséquences quotidiennement. Et pourtant, j'ai reçu d'eux le courage et la joie de vivre. Ils font face. Ils aiment, ils rient et espèrent, même, s'ils subissent et souffrent...

Ma collecte de contes m'a fait découvrir ceux qui les racontent en cette période et m'a révélé qu'une mutation est en cours dans ces récits. Les hommes ne mettent dans les histoires que ce qui les habite. Je suis revenue avec une nouvelle définition des ogres et des ogresses et avec, au fond du cœur, des visages, des mains, des yeux, des voix et une musique ancestrale...

Algérie Août 2000

Mrs ACEVAL



La première constitution musulmane des djazaïr de Al Djazaïr

Au cours de leur histoire diverse et particulièrement en période de désarroi les peuples musulmans se sont toujours tournés vers leurs repères initiaux. Ils considèrent leur premier état musulman qui eut forcément à réaliser une synthèse entre le récent, moderne et irrésistible modèle prophétique et la grande "tradition qui fut celle des ancêtres", comme un moment unique privilégié auquel se référer. Sur lequel réfléchir.

Il n'est pas donné aux Algériens de se référer à ce grand moment de notre histoire tel que le voulurent les anciens pour eux-mêmes, pour les générations qui les ont précédés, pour nous. Il devrait être subtilisé de notre mémoire. Du moins tel fut le but poursuivi, mais en vain, par l'Islam décadent des derniers siècles, par la domination coloniale, par les Algériens qui, depuis la guerre d'Algérie s'attaquent à l'existence ou, avec une gravité et des conséquences sans précédent, aux identités de la population algérienne. Le trait marquant de ce fait consiste en cela que nos sources historiques les plus précieuses, les plus anciennes, font toujours l'objet d'un réel discrédit tant de la part de certains arabophones que d'autres berbérophones. Les premiers en raison de l'ancrage de ces sources musulmanes dans la tradition qui ne peut être que berbère, les seconds du fait que ces sources à l'origine orales et berbères passèrent, fort heureusement, à la forme écrite et arabe.

A un moment où l'oralité est largement dominante, consciente de ses vertus et de ses faiblesses, pour beaucoup un choix profondément élaboré de société, dire constitue le faire et faire constitue le dire, al qawl wal 'amal ignorent la distinction. C'est dans ce creuset que réside la première constitution des Djazaïr islamisées de fraîche date.

Je voudrais rappeler ici certains aspects de l'institution en question que nombre d'Algériens ne font que pressentir, faute d'en être informés. L'histoire ancienne et contemporaine enseigne que les Algériens donnent souvent à cette mémoire à la fois vivace et mal identifiée plus de prix qu'à leur vie.

Le contexte général.

Au milieu du 2^e siècle de l'Hégire (milieu du 8^e de l'ère chrétienne), alors que les concepts de Maghreb et Machrek développent deux notions politiques fondamentalement différentes et même antagonistes, le monde musulman voit apparaître, quasi simultanément sur l'une et l'autre aire, deux états antinomiques qui prétendent également reproduire avec fidélité les institutions mises en place par le Prophète. Tandis que l'état autoritaire des Abbassides de Bagdad s'érige, couvert de sang ommeyyade, dans

une perspective de droit divin, l'état maghrébin, élu par les élus des tribus d'Occident à Tahart-Tagdemt sur les hauts plateaux de l'Ouest algérien, le cœur du Maghreb, élabore paisiblement une constitution démocratique qui lui ralliera non seulement le Maghreb d'ores et déjà islamisé, du Nil à l'Espagne comprise, mais une bonne partie de la Umma orientale.

Machrek, Maghreb : les deux plus fortes traditions qui soient au monde, l'une à la fois féodale et citadine (Mésopotamie, Iran etc...), l'autre démocratique (une démocratie directe) et d'un relatif détachement du sol, l'usage des termes nomade ou semi-nomade étant encore trop altéré. Mais aussi deux choix extrêmement déterminés de société, infiniment élaborés, deux pratiques sociales opposées, portées l'une et l'autre, en ce deuxième siècle de l'Hégire, à un niveau de perfection.

En fait, comme tout ce que le monde musulman réalise à cette époque, c'est très rapidement qu'un réseau urbain se mettra en place sur l'espace de la Umma, de Cordoue à la Chine. Très rapidement ce réseau dont le cœur bat à Bagdad (après Damas) et certainement pas à Médine, évoluera vers un système urbain mercantile, solidaire, relativement autonome et de tendance planétaire d'ailleurs au grand profit d'un nouvel urbanisme européen libre lui de toute réserve musulmane et à long terme plus performant. **Tandis que se cristalliseront, toujours plus nombreuses et réticentes, les identités locales de caractère non citadin et pratiquant un échange plus proche du besoin que du cumul.**

Les premiers géographes musulmans, nous enseignent que ces identités reposent sur des unités géographiques et ethniques au sein desquelles espaces et ethnies, activités, chari'a et Qanouns... s'agencent d'une façon toujours inédite et cependant traditionnelle en ce sens que la tradition comporte une part dynamique et créatrice. Elles ont pour nom les Djazaïr, les îles, dont la caractéristique première est l'unité dans la non-identité, un Ikhtilaf générateur de la Rahma tel que le formula le Prophète et le pratiqua la tradition millénaire berbère.

Une île, une djazira, n'est pas une terre nécessairement entourée d'eau. C'est que la connotation culturelle du concept l'emporte sur son sens géographique. La fluidité sur la limite. La djazira est généralement constituée d'un groupe (au sens sociologique du terme) de villages (qura pluriel de qarya) et peut abriter une ou plusieurs bourgades. Celle qui se trouve à l'intérieur des terres dispose d'un port sur la Méditerranée. Elle y est reliée fréquemment par une rivière, par exemple, l'Oued Chlef et l'Oued Mina anciennement navigables, en ce qui concerne la djazira modèle, Oum el djazaïr, de Tahart-Tagdemt, le Chlef traversant d'autres djazaïr que celle de Tahart avant d'atteindre la mer. Par son réseau de parenté la djazira est présente dans toutes les autres djazaïr. Elle a un

pied sur les hauts plateaux, un pied dans la plaine, un pied dans la montagne, un pied dans le désert ... Elle est constituée d'un ensemble d'échantillons ethniques tel qu'on peut dire que la djazira est présente dans tout le Maghreb et le Maghreb présent dans la djazira. Le village est présent dans toute la djazira et la djazira est présente dans le village. D'où l'universalité de la qarya. A savoir toutefois que l'unité du pays ne se fait pas en passant du même au même. Elle repose plus sur la complémentarité que sur l'identité. C'est la logique de cette complémentarité qui fait que les djazaïr de Al Djazaïr sont en profonde symbiose avec les djazaïr si différentes d'Espagne, de Lybie (le djabal Nafusa), du Oman, de Basra ...

Si l'espace de la Umma se trouve scellé par le réseau urbain le plus brillant que la terre ait jamais connu, il est en même temps et sans exception **tapissé de djazaïr généralement rebelles à la grosse ville et, au delà, au pouvoir centralisateur de Bagdad**. C'est que la ville et le type de pouvoir autoritaire qu'elle génère sont également condamnés par le coran et l'amazighité. Tout ce qui résiste au centralisme inégalitaire urbain tisse sa toile. La djazira de référence est celle du Prophète. Il se trouve qu'elle est naturellement plus ressemblante aux djazaïr du Maghreb bordé par le Sahara qu'au pays d'entre les deux fleuves (Mésopotamie) où à tout autre qui fixe traditionnellement l'homme au sol. Cette multiplication de djazaïr n'est d'ailleurs pas de caractère exclusivement musulman. On verra se constituer dans le monde, en Europe par exemple, un peu plus tard, car l'Islam était en avance sur elle, des communautés villageoises autonomes et rebelles aux féodalités qui construiront en dur, châteaux et cathédrales. Des djazaïr en quelque sorte, à l'européenne, tentant d'encercler les fiefs au moyen d'unités d'habitat en terre crue. Toute la différence est dans la réussite de la féodalité en Europe et son échec total face à la vieille démocratie maghrébine . Sans doute la plus vieille au monde.

En ce début de la civilisation musulmane, la umma foisonne donc de cultures djazaïriennes contestant une culture citadine qui va de Cordoue à la Chine. Les djazaïr d'Occident constituent tout ce qui est situé à l'Ouest du Nil, Espagne et pays du Soudan ancien (Afrique noire islamisée) compris. **Aujourd'hui ces djazaïr occidentales se sont réduites à l'Algérie actuelle , Al Djazaïr, une des mémoires les plus menacées qui soient. Une mémoire de démocratie directe reposant sur le conseil de village.**

Une analyse conceptuelle du Coran montre que la ville, la madina, et à plus forte raison le réseau urbain, sont non agréés par l'Islam, sinon condamnés à l'exemple de Babylone et autres cités mésopotamiennes, pharaoniques... Si la racine DANA (forme active) du terme madina (le préfixe MA indiquant le lieu) signifie "se rapprocher" et en société nomade ou relativement détachée du sol, "réduire l'espace, donc la liberté", Dina

(forme passive) en arabe ancien veut dire, "a perdu sa liberté". **La madina est le lieu où l'on perdait sa liberté.** D'où l'antinomie madina, amazighité. L'usage de DANA est plutôt oublié, excepté dans les sociétés qui s'efforcent de garder en mémoire l'Islam premier et son vocabulaire, le monde Amazigh par exemple. Un Berbère qui dit à un homme DANI (ou DANNI) veut certes lui dire en réalité "rapproche toi de moi" mais en réalité de la réalité "restreins tes libertés" sous-entendu "j'en fais autant".

La Médine du Prophète ? Ce n'est pas une madina, une ville, mais une Qarya, un village. Telle la veut le Coran. Le *duel al qaryatayn* désigne dans le Coran la Mecque et Médine. Ambiguïté ? Non. D'ailleurs l'usage est clair. Pour désigner la Médine du Prophète, en Français je mets une majuscule et en Arabe je dis ou j'écris *Al Madina Madinat-An Nabi*. N'employer qu'une seule fois le terme Madina c'est péjorer donc désigner une ville. Deux fois c'est re-connaître *Al Ma'rouf*. Quant au pluriel de la Madina-village il faut user de "MUDUN", exclusivement, et surtout pas de *Mada'in* péjoratif, *al Mada'in* des Sassanides vaincus... et même , à un moment donné, insultant. Puisque relevant de la catégorie non agréée par Allah. D'une façon générale, les *djazaïrioun* ont longtemps évité le terme de Madina au profit de "casbah". Emploi lourd de signification.

C'était là une des formes du débat qui anima les anciens en quête d'un bâti (ou non bâti) comme assises matérielles pour leur nouvelles institutions, en quête d'un nouvel aménagement des espaces. D'où ces préambules aux ouvrages de certains savants musulmans: "Eloges et condamnation du bâti" et, par exemple, cette parole *djazaïrienne* de *ibn Is'aq*: "au début les hommes ont construit avec des roseaux (*casbah*) puis avec de la terre, ensuite avec des briques enfin avec de la pierre. Ceux qui construisirent en roseaux étaient meilleurs que ceux qui construisirent en terre, ceux qui construisirent en terre étaient meilleurs que ceux qui construisirent en brique, ceux qui construisirent en brique étaient meilleurs que ceux qui construisirent en pierre".

Tandis que l'esprit de la *Maiwiyya* de Samara , Babel musulmane, est déjà là, le choix des Amazigh face à l'allégeance de *Madinat-Bagdad* (bientôt un million d'habitants) vis-à-vis de l'ancienne Mésopotamie, fut donc *al Madina Madinat-Tahart-Tagdemt*, une Qarya, bourg de quelques milliers d'habitants au moment de la *rahia* automnale, sa désertion traditionnelle, et de plusieurs centaines de milliers d'habitants au retour du printemps. Une qarya à la morphologie mouvante au rythme des saisons. Au printemps, des centaines de milliers de parents, cousins et autres venus du Maghreb et d'ailleurs, construisent collectivement (une maison en terre s'achève en une journée) et plantent des tentes. Après les moissons ou les labours ils détruisent avant de partir. On reconstruira, l'année suivante, sur les mêmes emplacements où l'herbe aura repoussé. Que la période soit creuse ou pleine, la composition des groupes humains demeure assez rigoureusement la même suivant un principe qui fait que

toutes les tribus, sous-tribus, branches, rameaux, partis politico-religieux, réseaux... présentent tous plus ou moins directement un échantillon représentatif complet de l'ensemble des populations maghrébines et de leur façon de vivre et de penser, à ceci près qu'une communauté minoritaire dans une djazira se trouve, dirait-on, nécessairement majoritaire dans une djazira voisine ou proche. D'où une longue et profonde paix sociale... Un âge d'or. Qui est d'ailleurs celui où l'or fut banni de la cité en tant que souillure.

La qarya donc, élément fondamental de la djazira, seule structure capable, d'un point de vue maghrébin, de véhiculer fidèlement des institutions absolument inédites issues de la rencontre de deux forces de démocratie relativement directe, le Coran d'une part et "la loi qui fut celle des ancêtres" d'autre part. Le prophète n'avait-il pas dit "lorsque l'Islam s'affaiblira en Orient, les Berbères qui croient en ce qu'ils disent et meurent pour leurs idées lui redonneront toute sa force. Ils n'ont pas de marché où commercer, pas de citadelle où se cacher, pas de ville où habiter". C'est depuis que Khadidja les reçut avec infiniment plus d'égards que d'autres musulmans. D'où quelques incidents diplomatiques.

Les djazaïr.

Les Hauts Plateaux algériens constituent plusieurs Djazaïr. Celle de Tagdemt deviendra la mère des Djazaïr (Kairouan et Fès n'émergeront qu'un demi siècle plus tard). Au sud nous en connaissons de nombreuses. La plus importante, Sidjilmassa, à la frontière algéro-marocaine actuelle, a élu à sa tête 'Issa Ben Yazid. Son successeur épousera une fille de l'Imam élu de Tagdemt. En politique étrangère il sera, comme tous les autres élus des djazaïr maghrébines, solidaire des positions de l'Imam de Tagdemt tout particulièrement en matière de politique extra-maghrébine.

L'Oranie connaît plusieurs djazaïr. D'une façon générale, les djazaïr du Nord, Oranais, Constantinois, Algérois (Banu-Mazghana) etc... ne jouent guère de rôle déterminant. Ce dernier revient aux djazaïr du Sud, celles qui longent la route des Hauts Plateaux qui comptent le plus d'hommes, les plus grands troupeaux et les plus fortes ressources céréalières. Les Awrès constituent une djazira hautement stratégique qui doit prendre en tenaille, avec la djazira du Djabal Nafûsa libyen, les armées khalifales de Bagdad ou celles de Damas qui les ont précédées. Elles auront recours à cette entente plus de 375 fois. Autant de batailles sanglantes pour défendre l'ancestrale démocratie villageoise. Le Sahel tunisien constitue une djazira que l'Imam de Tagdemt attribuera à des tribus qui ne s'entendaient plus avec Kairouan dès lors que celle-ci se tourna vers Bagdad. La conquête de la Sicile sera l'œuvre des djazaïr dont celle de Kairouan. Ibn Khaldun relate cette entente au centre de laquelle il situe Tagdemt. La djazira du Oman, celle de Basra et bien d'autres en Orient ne reconnaissaient que l'Imam de Tagdemt. Elles lui envoyaient leur zakat que

d'ailleurs il refuse en recommandant sa redistribution aux pauvres. Les djazaïr d'Espagne comptent parmi les plus proches de Tagdemt. Abd Ar Rahman l'Ommeyyade avait reçu aide substantielle et protection (les mêmes qui seront accordées à Idris et al Aghiab) de Tagdemt. Les djaziratayn de Cordoue et Tagdemt s'allièrent par de nombreux mariages suivant l'exemple des enfants des deux Abd ar Rahman (l'Ommeyyade et Ibn Rustam) ; un petit fils de ce dernier dirigera les troupes espagnoles...

On pourrait faire, à travers le monde musulman, une longue liste des djazaïr qui revendiquaient le système algérien de Tagdemt. Elles se géraient d'une façon absolument autonome. Leurs limites étaient plutôt culturelles. Les Djazaïr d'Occident reconnaissaient toutes l'imam de Tagdemt et constituaient autour de lui, aux moments difficiles, une fédération invincible contre laquelle le pouvoir centraliste de Damas ou de Bagdad demeurera impuissant. Jamais le Maghreb ne fut si vaste et si uni. Dans la diversité. Contre toute féodalité. Ces siècles lumineux de notre histoire ont été qualifiés de "siècles obscurs" par une tradition historique qui sévit toujours.

D'une façon générale les djazaïr du monde musulman défendaient un système économique au sein duquel le troc était de mise. L'or était peu prisé, méprisé. Ce choix était d'autant plus ferme que la route de l'or était contrôlée par Tagdemt.

Le système politique, depuis son unité de base, la djama'a, conseil du village ou du quartier, jusqu'au conseil supérieur composé de six membres à l'exemple de celui du Prophète repose sur une règle absolue d'éligibilité.

L'imam est une personne élue par l'ensemble des élus des différentes djazaïr. Ces derniers portèrent à leur tête Abd Ar Rahman Ibn Rustum, descendant de la célèbre dynastie préislamique des Sassanides iraniens.

L'Imamat

Pour les Maghrébins le terme Imam signifie "celui qui est devant". Dans les cités orientales il désigne un "gardien de la foi". C'est que le Khalife prétend au droit divin. Les djazaïr le lui contestent.

Vu les différences culturelles et religieuses, politiques, économiques qui séparaient l'ancien système sassanide du Nouveau Maghrébin, le choix de Abd Ar Rahman Ibn Rustum comme imam de Tahart et de l'Occident musulman, équivalait en audace, en ouverture, en génie politique, au choix que ferait l'Algérie moderne d'une constitution qui désignerait à sa tête un authentique musulman de la communauté noire américaine ou un symbole de la modernité tel que le constituerait un européen médiatisé converti à l'Islam. Maurice Bégart par exemple. C'est que Abd Ar Rahman est le

descendant de la plus vieille tradition impériale qui soit puisque les Sassanides se reconnaissent comme ancêtres les Achéménides. Il la rejette, la condamne et adopte le choix de société djazaïri. Il faut se rendre compte de l'impact que cela produisit dans le monde.

C'est sur des critères de savoir et de compétence, de santé physique et morale que l'imam est élu, sans distinction de race, ethnie, origine sociale. Les Djazaïr connaîtront un imam noir (Issa Ben Yazid), elles pressentiront pour la plus haute fonction une femme des Awras.. Contrairement à l'imamat oriental qui faisait de la foi une obligation et un critère déterminant de la citoyenneté, l'imam du Maghreb n'est pas un gardien de la foi islamique et l'institution n'est pas obligatoire, sans cela, justifiait-on, le Prophète aurait désigné un imam plutôt que le conseil des six pour lui succéder. A un moment de désarroi et de troubles, on abolira l'Imamat afin de ramener au premier plan le conseil dont l'archétype fut mis en place par le Prophète.

L'imam devait ratifier les décisions du Conseil dont il pouvait en être occasionnellement l'arbitre. Son avis prévalait après démonstration publique de la justesse de son point de vue. Il pouvait être démis de ses fonctions, jugé et condamné. Ces éventualités passeront à la réalité. Un imam de Sigilmassa fut condamné à mort et exécuté. Le frère de l'Imam du Maghreb fut condamné par un cadî berbère des Awras.

Cette réversibilité de l'institution, impensable à Bagdad, allait de pair avec une certaine pluralité tant à travers l'espace des djazaïr qu'au sein d'une même djazira. La djazira des Awras connut l'exercice simultané de deux chefs d'état qui ne portaient pas régulièrement le titre d'imam.

Dans certaines djazaïr, l'imam était renouvelé chaque année. Le plus important critère de choix de l'imam étant le savoir, l'élu devait, entre autres tâches à accomplir, **militer dans tous les partis quels que fussent leurs contradictions ou antagonismes**. Il en assimilait les théories et les différentes interprétations de la Chari'a autant dire les différentes chari'a.

Le parti dit kharidji comptait seize formations aux théories différentes. Quelle nation démocratique peut en 2001 prétendre faire mieux? Les partis collectivistes couvraient des aires aux conditions naturelles difficiles telles que le désert. Le très relatif individualisme sunnite s'épanouissait, à travers ses différentes tendances, dans les agglomérations. L'ibadisme wahhabi modéré (car il existait d'autres ibadismes) , l'un des seize partis kharidjites, avait élu résidence dans les plaines et les hauts plateaux riches. Les différents partis chi'ites étaient clairsemés sur la bande côtière. Cependant ils ne négligeront pas la montagne particulièrement la constantinoise lorsqu'ils entreprendront avec succès de libérer l'Egypte et de créer le Caire qui est une pure création djazaïrienne.

Le débat que la cité engagea, tournait autour des rapports qui existaient entre quatre grandes pratiques sociales traditionnelles et leurs conséquences tant religieuses que politiques et économiques. Il s'agissait de la transhumance des hauts plateaux vers le Sud ou le Nord, de la petite transhumance montagnarde, des grands déplacements qui prenaient parfois plusieurs années, vers l'Afrique Noire, l'Espagne ou l'Orient, enfin de la fixation au sol, la citadinisation.

Dès lors que le citoyen pratiquait généralement ces quatre traditions, le débat en question devenait également un débat intérieur que véhiculait l'individu.

Ce dernier, en évoluant à travers les espaces des djazaïr, devait, lui aussi, connaître et respecter des interprétations diverses et nombreuses de la Chari'a. Pour le vol par exemple, le fautif était différemment pénalisé dans la djazira des Awras, en Kabylie modérée ou dans la ville côtière libérale. Même à l'intérieur d'une djazira, la Chari'a était diversement conçue et pratiquée. Dans ces djazaïr où les théories se fixent au sol tandis que l'homme les assimile en observant le mouvement, ce dernier étant une condition nécessaire à la prospérité et au savoir, les institutions furent dotées d'une certaine souplesse. Ainsi l'aménagement du bâti de la djazira, en corrélation avec les quatre modes d'existence déjà cités, se rythmait-il en quatre temps. La qarya modèle de Tagdemt présentait tout d'abord des bâtiments d'utilité publique (installations hydrauliques, ponts, administrations, mosquées, églises, synagogues), construits **en dur**, puis tout autour des unités d'habitat **en terre crue et de caractère également durable** (les qusurs), ensuite des constructions plus clairsemées, toujours **en terre mais de caractère saisonnier**, restaurées chaque année ou détruites avant la rahia (le départ), enfin un **habitat transportable**, la tente.

Une complexe et subtile organisation que l'Islam trouva en place, avait pour effet de mettre chaque citoyen en situation de participation eu égard à ces quatre temps qui sont propres à la qarya.

La condition impérative du mouvement telle qu'elle s'imposait aux hommes, assortie d'une certaine collectivité des tâches, de l'usufruit de la terre (cette dernière n'appartenant qu'à Allah), conférait à cet aménagement villageois une élasticité qui n'était évidemment pas sans rapport avec la souplesse de la constitution et de la première institution qui est celle de l'imamat.

Les quatre états.

L'imamat se meut, suivant les circonstances et avec remplacement éventuel des hommes, à travers quatre états qui sont l'état manifeste

(Duhur), l'état de secret (kitman), l'état de défense (difa'), et l'état de sacrifice ou de martyr (chira'). Cette structure en quatre temps fait écho au rythme social et économique noté plus haut ainsi qu'au rythme naturel des saisons.

L'imam n'est pas tenu de résider dans la qarya modèle de Tagdemt. A l'invitation d'une djazira lybienne, l'imam Abd Al Wahhab s'y rendant initialement pour une courte période, y demeurera sept années...

L'infinie diversité, divergence (al ikhtilaf) des institutions dont se dotèrent les premiers musulmans des djazaïr, les Berbères, est recommandée par le Prophète qui la qualifie "de grâce (rahma) pour sa communauté". C'est qu'elle est un facteur majeur de réunion.

Le Tawhid, la ré-union, est le concept central autour duquel gravitent tous les autres concepts de la constitution musulmane. Contrairement à ce que nombre de théologiens et d'universitaires prétendent, ce Tawhid qu'ils traduisent par "Unicité de Dieu", est un ensemble d'actes responsables de ré-union que doit accomplir le citoyen et par lesquels il est reconnu en tant que tel. Ces actes sont de deux ordres et orientés, les premiers, vers le créateur, les seconds vers le créé.

Le dire et le faire.

En ce qui concerne les actes orientés vers le créé ils doivent ré-unir le dire et le faire. Le dire consiste à témoigner que Allah existe mais qu'il est hors de portée de la pensée humaine... Le faire est configuré par le message divin. Ce dernier est véhiculé par cent vingt quatre mille prophètes et Mohammed en clôt la liste. Trois cent treize d'entre ces derniers sont des Envoyés, sept ont l'apostolat universel à savoir Adam, Noë, Abraham, Moïse, Jésus, David et Mohammed; quatre ne sont pas morts (Jésus, Idris, El Khadir, Elyas). Le nombre des Livres révélés par Allah est de cent quatre: cinquante révélés à Seth, trente à Enoch (Idris), dix à Abraham, dix à Moïse avant la Thora puis la Thora à ce dernier, le Psautier à David, l'Evangile à Jésus, le Coran à Mohammed.

En ce qui concerne les actes de ré-union orientés vers le créateur, ils constituent des recommandations qu'il serait trop long et inutile de rapporter ici mais on voit d'ores et déjà la liberté que génère, relativement au temps, cette constitution. Car la barbarie qui règne dans le monde non musulman est également à prendre en compte.

Pouvoir politique et pouvoir religieux

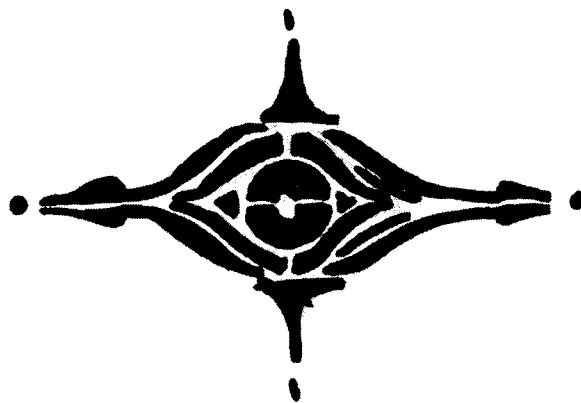
Si à Bagdad comme à Damas pouvoir politique, pouvoir religieux et Imamat furent absolument confondus car d'essence commune, la divine, il n'en fut pas de même au sein des djazaïr. En effet, dans ces dernières, les savants (si tant est que l'on puisse employer ce terme pour un système où le savoir est équitablement partagé), comme partout ailleurs dans le monde musulman, avaient établi une hiérarchie des concepts et celui d'imamat fut relégué à une position qui le faisait dériver de celui de Raï (raisonnement) lui-même situé en deçà des concepts, par ordre croissant de Igma' (consensus), qyas (raisonnement par analogie), sunna et Coran véhicule de Tawhid.

Ainsi, la foi était-elle, contrairement à Bagdad, sans gardien, et l'imamat sans pouvoir réel.

Ces quelques aspects de la première constitution telle qu'elle fut sur le moment dite et appliquée et qui est celle sur laquelle les Algériens veulent fonder leur réflexion pour édifier des Djazaïr modernes car l'histoire ne se recommence pas et les réalités sont là, révèlent un aspect important de la strate culturelle islamo-bérbère de référence qui a frappé d'un sceau indélébile toutes les autres strates qui la superposent.

Elle comporte d'autres principes de liberté, de justice, de solidarité, les droits humains fondamentaux, non moins importants sur lesquels veulent réfléchir les Djazaïr actuelles afin de se situer dignement, envers et contre les médiocres qui les mettent à si dramatique épreuve, parmi les autres djazaïr, matures ou embryonnaires ou non identifiées, qui tapissent d'ores et déjà la planète terre.

Brahim Zerouki



Entretiens avec Michel Laxenaire

13 juin 2001, 6^{ème} entretien

B.Z. Quelles furent tes relations avec le mouvement catholique d'Alger ?

M.L. Je baignais dedans. J'étais, comme on dit, un catholique pratiquant. Il m'arrivait souvent de commencer ma journée en allant à la messe de très bonne heure. Il est vrai que nous étions habitués à respecter les prêtres que nous considérions comme des guides spirituels. Dans ces périodes troublées, ils nous tranquillisaient ; du moins dans les chapelles où nous allions en semaine, le calme des messes basses engendrait un sentiment de paix.

Dès le début des « événements » et même avant, Mgr Duval¹, le Cardinal Gerlier² indiquaient le chemin et confirmaient leur rôle de guides éclairés. Il suffisait d'avoir un minimum de connaissance des réalités d'Algérie pour comprendre que, très pacifiquement³, ils voulaient faire réfléchir aux inégalités touchant la population algérienne. Ce qu'ils disaient n'était rien d'autre qu'un rappel du « minimum garanti » d'un chrétien. Du moins c'est comme cela que je le ressentais. Aussi, j'ai été éberlué de voir que de nombreux « très bons chrétiens » et hélas des membres du clergé refusaient catégoriquement ces enseignements ; ils refusaient même d'en discuter. A partir de ce moment, il y a eu au sein de la communauté catholique de grandes tensions. On avait l'impression qu'il n'y avait jamais rien eu de commun entre ces deux fractions d'église. Responsable des enfants de cette population divisée, même ennemie dans ses extrêmes, j'ai vécu ces oppositions avec une grande souffrance. Et je n'étais pas le seul. Avec Marie Jo nous avons connu des vicaires qui pleuraient de leur impuissance face aux prises de position de leur curé. Au centre, si on peut dire, il y avait tous ceux qui se réfugiaient dans leurs pratiques religieuses, dans une « neutralité » apparente qui leur donnait l'illusion d'être en dehors du conflit, mais qui pour la plupart ont été plus tard des proies idéales pour l'OAS.

On pouvait assister à des situations impensables avant 1954 comme par exemple des paroissiens sortant des offices au moment de la lecture en chaire de la lettre de l'archevêque, ou tentant d'interdire l'entrée de Mandouze à la messe du dimanche, ou encore des parents de scouts demandant le renvoi de ses enfants. Dans ce cas d'ailleurs, c'est une mère qui ne partageait pas vraiment les opinions de Mandouze, mais au caractère bien affirmé, qui s'y est opposée avec force, ce qui démontrait d'ailleurs que la coupure était bien moins politique que morale.

¹ Nommé archevêque d'Alger le 4 février 1954, Mgr Duval –originaire de Savoie- était évêque de Constantine depuis 1946, soit peu de temps après les affrontements de 1945, ce qui explique sa préoccupation de situer son enseignement dans l'Algérie réelle.

² Archevêque de Lyon et Primat des Gaules, il déclare en décembre 1954 « Sur le problème des Nord-Africains, je répète ce que je vous ai déjà dit de notre grande obligation de solidarité fraternelle au service de ceux qui souffrent... »

³ Algérie : Les chrétiens dans la guerre, André Nozière, Editions Cana.

Je me souviens avoir souffert de voir des chrétiens et certains membres du clergé nier les violences dont nous étions témoins et nous opposer, « au cas où elles auraient exceptionnellement existé », le droit de les exercer pour prévenir des violences plus graves encore, argumentaire inadmissible utilisé très tôt pour justifier et excuser toutes les saloperies dont nous découvrons qu'elles n'avaient pas grand chose à voir avec la recherche de renseignements ou la prévention d'actes de terrorisme. Et cela, beaucoup le savaient très bien. Il suffisait de tenter d'éveiller leur conscience pour être inévitablement classés dans le lot des partisans de la cause ennemie, les alliés du communisme, ou toute autre victime de la propagande de ces éternels épouvantails. Ils nous opposaient un argumentaire très sommaire, encore employé maintenant.

Mes souffrances étaient évidemment bien peu de choses à côté de celles de Monseigneur Duval⁴ ou de prêtres, heureusement les plus nombreux, qui avaient charge d'âmes et qui partageaient bien plus que moi les terribles drames du clergé et des fidèles. J'ai connu les douleurs qu'ils ont soulagées, les efforts des uns et des autres pour contenir la montée de la haine en aidant à la compréhension d'autrui, y compris chez des types comme moi, tentés à un moment ou l'autre de se laisser entraîner dans l'engrenage de l'extrémisme.

J'ai eu par exemple l'occasion d'être invité, par Mgr Duval, à présenter mon expérience de Ben Zerga à une assemblée des prêtres du diocèse, réunis pour une rencontre de réflexion sur la situation en Algérie et les actions envisageables. Je me souviens, dans les échanges qui avaient suivi m'être un peu « frictionné » avec Henri Teissier⁵ qui était alors vicaire et aumônier scout, avec lequel j'adorais avoir des relations de chien et chat. Mgr Duval en avait ri aux éclats. C'est un des plus beaux souvenirs de nos rencontres.

Des souvenirs plus sombres m'ont rapproché des souffrances de Mgr Duval, mais m'ont également permis de rencontrer des personnes intègres qui ont défendu notre honneur, je dois parler de cette fois où un homme torturé, torturé après une rafle comme beaucoup d'autres, s'était réfugié chez un prêtre qu'on lui avait indiqué. Ce prêtre l'avait accueilli bien sûr, mais il ne pouvait pas s'en ouvrir à son curé (brave homme mais borné), ni se faire remarquer en apportant chez lui des médicaments ou du ravitaillement qui auraient pu éveiller les soupçons des voisins. Comme il m'arrivait d'aller souvent chez lui, il m'avait demandé de m'occuper de son hôte pendant ses heures d'absence. Pour soigner ce garçon, il fallait cependant faire appel à un médecin. Il n'y en avait qu'un dans les parages immédiats auquel ce prêtre pouvait s'adresser, on le savait honnête mais rien ne laissait prévoir ses réactions. Après avoir fait appel à son serment d'Hippocrate, il a accepté de venir sans savoir qui il allait rencontrer. Face à ce garçon, devant moi ce médecin a pleuré ; jusque là, il refusait de croire que la torture pouvait être pratiquée aussi systématiquement ; tout en soignant les brûlures, il demandait avec insistance si c'était bien des français qui avaient fait ça. Apprenant cette affaire par son prêtre, Mgr Duval,

⁴ « Mohamed Duval » disaient ses détracteurs.

⁵ Grand arabisant, aujourd'hui archevêque d'Alger, Président de la Conférence des Evêques de la Région Nord de l'Afrique.

qui ne pouvait pas couvrir d'actions clandestines chez son clergé, a immédiatement décidé de le remettre à la police en garantissant bien sûr sa vie et son intégrité physique. Mgr Duval savait trouver en Paul Teitgen⁶ un responsable qui s'opposait aux exactions –le plus souvent des paras- et demandait qu'on lui réponde du sort de tous les hommes qu'on lui remettait. J'ai appris plus tard que Mgr Duval avait connu d'autres affaires du même genre.

Cette occasion m'a également mis en présence d'un autre homme dont j'ai toujours ignoré les opinions personnelles, mais qui révélait son attachement sans faille à son devoir d'avocat chaque fois qu'un accusé avait besoin d'une assistance. Il s'agit de Me Kalfèche. En lisant les nouvelles je l'ai trouvé ensuite aux côtés de personnes de bords radicalement opposés. J'ai toujours pensé que j'aurais été bien incapable d'en faire autant.

Dans cette atmosphère, nous avions besoin de trouver avec qui parler, échanger nos réflexions, poser nos questions. Pour des raisons de sécurité, il était préférable de ne pas s'adresser à n'importe qui y compris catholique, cela nous l'avons appris à nos dépens. Peu importait l'orientation « politique » ou la religion des personnes, le principal était leur degré d'ouverture, leur discrétion, leur respect des personnes. Dans le clergé auquel nous avons la tradition d'avoir recours il en était de même. En conséquence, des groupes d'affinités se formaient naturellement. Très vite, je suis devenu incapable d'aller à la messe n'importe où ; je ne pouvais plus croire dans les vertus d'un prêtre sans observer ses attitudes dans la guerre d'Algérie.

Je me souviens d'un des Frères De Foucauld⁷ : c'était un gars qui avait été dans une petite communauté installée au milieu d'une population très pauvre dans le Dahra. Il s'était retrouvé au milieu du maquis. Il tenait un diaire...

B.Z. Qu'est-ce que c'est, un diaire ?

M.L. C'est un journal ; dans les ordres on a l'habitude de tenir ça. Jour après jour, un diaire parle en toute simplicité des événements survenus dans la journée ; à tour de rôle, un membre de la communauté y note ce qui se passe. Le diaire de ces Frères du Dahra était d'une richesse inouïe ; je l'ai eu dans les mains ; j'ai dit à mon ami : « Ecoute, Saïd (Saïd était son nom d'emprunt), il faut publier ça. » Il m'a répondu : « Oui, mais ça ne m'appartient pas, ça appartient à l'ordre et les Frères qui sont autant concernés que moi s'y opposent en disant qu'on n'a pas à faire de publicité là-dessus. » J'ai pensé : « Ils ont un trésor dans les mains et il va se perdre. »

⁶ Ancien résistant, arrêté et torturé par la Gestapo, Secrétaire Général de la Préfecture de police. Pendant la bataille d'Alger, il a constaté que sur près de 24000 personnes passées dans les camps près d'Alger –notamment Beni Messous- et sortis pour interrogatoire par les paras, il en a manqué 3024 (procès Aussaresses). Ecœuré par la systématisation de la torture et la contamination de sa police, il a démissionné en septembre 1957.

⁷ Charles de Foucauld, assassiné le 1^{er} décembre 1916, avait souhaité fonder un ordre dont la règle, sévère, imposait la totale pauvreté, la contemplation, les conditions de travail et de vie des populations les plus pauvres où les petites communautés de 3 à 5 personnes devaient s'implanter. Aucune communauté n'a existé de son vivant. La première fraternité date de 1933 ; elle s'est implantée à El Abiodh Sidi Cheikh au Sahara.

B.Z. Une histoire très comparable m'a été racontée par un ami Jésuite, Paul D.... Tu l'as connu ?

M.L. Oh oui !

B.Z. C'est un arabisant remarquable.

M.L. A Alger, étant donné ma sensibilité, je me sentais très proche des Jésuites. Il y avait parmi eux des gens d'une humilité extraordinaire. Des noms me reviennent : le Père Coignet qui était aumônier de l'Association catholique des étudiants (En fait, il en était l'organisateur, le centre du rayonnement, comme une roue de bicyclette...), le Père Gèghre qu'on adorait, un Oranais d'origine, je crois, un homme d'exception. Il y avait encore le Père d'Oncieu, qui s'était perfectionné en arabe à Al Azhar⁸, les Devillard oncle et neveu, et le Père Sanson qui était au Secrétariat social d'Alger⁹ et sous la houlette de qui ont été publiés des livres célèbres sur les questions algériennes¹⁰... Et puis j'en oublie bien sûr.

B.Z. En me parlant du Frère De Foucauld tu m'as fait penser à des actions des Jésuites durant la guerre d'Algérie, qui ne sont pas connues, qui restent comme mises en conserve.

M.L. Ils ne se sont jamais affichés.

B.Z. Il y a là tout un pan de l'histoire de cette guerre qui reste inconnu, parmi d'autres.

M.L. Absolument, cela reste occulté. Tu vois, dans nos conversations ce qui me semble important c'est d'ouvrir une brèche dans les silences. Je n'ai pas de quoi me vanter de quoi que ce soit, simplement, si j'ai à dire quelque chose c'est que j'ai été placé dans des endroits où j'étais témoin. J'ai vu des gens admirables. Ce qui est important c'est de faire savoir que cela a existé ; or, beaucoup de faits ont été occultés aussi bien par l'armée française et les officiels... (pour eux tout ça était complètement secondaire) que par la rébellion algérienne qui n'avait pas intérêt à en parler –ils avaient leurs martyrs à mettre en avant et certainement pas toutes ces amitiés, tout ce travail de l'ombre... Cela a été occulté aussi, bien sûr, par la communauté pied-noire qui s'est empressée de bâtir une histoire officielle de communauté martyre, avec

⁸ Université du Caire célèbre pour la formation à la littérature et la langue arabes et aux sciences islamiques.

⁹ Les Secrétariats sociaux mettent en pratique le discours social de l'Eglise. Observatoires en matière économique et sociale, ils sont à la recherche de l'information et réalisent des études en ces domaines, ils sont un lieu de recherche et d'analyse des situations qui engendrent exclusion, pauvreté, misère.

¹⁰ La lutte des Algériens contre la faim (1955 – Journées d'études des Secrétariats sociaux d'Algérie de 1954). La Cohabitation en Algérie (1955 – 1956).

par exemple l'algérianisme¹¹, recherche historique très orientée, ou ce pèlerinage à la noix du Midi (Théoule sur mer), à Notre-Dame d'Afrique géantifiée¹² ; c'est à pleurer de voir ça ! Alors qu'il y avait quelque chose...

B.Z. Il y a toujours quelque chose. Les historiens, pour diverses raisons, ne se sont pas beaucoup attaqués à cette partie de l'histoire non plus, et ils ont des difficultés réelles à le faire, d'ailleurs. Je te passerai un article sur l'ouverture des archives promise par Jospin, d'où il ressort qu'elles sont encore loin d'être réellement accessibles en fait. Il y a donc des pans entiers de l'histoire à reconstituer ; comme c'est souvent le cas en histoire récente, on s'en tient souvent à quelques images toutes faites, à quelques grandes lignes qui méritent vraiment d'être approfondies.

Aujourd'hui, d'entrée de jeu nous sommes partis sur la question de la mémoire. Voici une des questions que j'ai envie de te poser : te semble-t-il aujourd'hui, avec le temps qui a passé, que tu vois les choses de la même façon que tu les voyais à l'époque, pour ce qui concerne la guerre d'Algérie, la situation coloniale, ta place dans le pays... Ce que je voudrais savoir c'est comment fonctionne ta mémoire des choses, si tu as le sentiment d'avoir construit une mémoire depuis. Je te pose cette question parce qu'à plusieurs reprises en t'écoutant je me suis demandé si ce que tu disais correspondait à un passé recomposé ou si c'était de la matière brute telle qu'à l'époque, là-bas, tu l'as engrangée. Suis-je assez clair ?

M.L. Oui, très. Je m'interroge surtout sur la chronologie, j'ai de gros problèmes pour reconstituer la chronologie des choses. Une fois, j'ai essayé de la vérifier un peu ; je suis allé me replonger dans les livres de Courrière pour voir dans quel ordre les événements se sont passés et j'ai été complètement désarçonné parce que, non seulement du point de vue de la chronologie mais même de la hiérarchie des faits je ne me suis absolument pas retrouvé.

Je crois que dans la mémoire il y a des images fortes qui restent et qui sont toujours au-dessus. J'avais écrit un papier sur Taïeb..., j'en ai d'autres de ces histoires fortes ; elles émergent constamment, tu sais, comme lorsqu'on secoue un tamis : il y a les gros morceaux qui remontent au-dessus. Chez moi, ces morceaux-là reviennent constamment les premiers, tu vois, et après j'ai du mal, il faut que j'essaie de les ranger sur le côté pour parler de l'histoire elle-même. Bien sûr, ensuite, quand je vois chez d'autres à quel point la mémoire elle-même se fabrique aussi, je reste prudent. C'est pour cela que j'essaie de m'éloigner assez peu des faits, de ceux que j'ai vraiment vécus ; pour le reste je suis très prudent parce que je me méfie de moi-même, il faut se méfier de soi-même.

¹¹ Fondés en 1973, les Cercles algérianistes se veulent des cercles d'études consacrés à l'entretien de la mémoire. C'est un exemple type de cercles de « recherches » tous azimuts, souvent polémiques, au service de conclusions figées au départ.

¹² Sur une place a été érigée une statue de 12 mètres de haut qui est à peu près l'égale du Mandarom, objet d'une idolâtrie. La véritable statue sur l'autel de la basilique d'Alger doit faire environ 1 mètre !

B.Z. Tout à fait. Tu viens d'utiliser deux ou trois expressions : l'image du tamis que tu remues, de ces gros noyaux qui sont structurels pour nous puisque c'est autour d'eux que se constitue le sens même qu'on donne aux choses.

M.L. Le fil conducteur de nos entretiens c'est comment cette conscience vient, comment on peut de Pied-Noir lambda devenir quelqu'un qui a vu peut-être un peu clair... Je sais qu'il y a des faits, je t'en ai raconté un ou deux ; il y a autre chose, par exemple cette espèce de haine de la violence, si je peux dire les choses comme ça. Je ne supporte pas la violence. C'est parce que je l'ai vue de près. Ce sont des choses insupportables. Des choses qui me reviennent, qui m'encombrent en partie, ces souvenirs de violence... Je ne serais pas sûr de les mettre dans l'ordre dans lequel je les ai vécus, mais je les mets dans l'ordre dans lequel je les revis.

Un jour... Cela ne t'ennuie pas ?

B.Z. Pas du tout ! Ecoute, Michel, là tu viens de faire un pas important dans la question autour de laquelle nous tournons depuis le début, c'est à dire : comment émerge la conscience ?

M.L. Un de nos êtres chers était Omar Basta ; c'était un homme très beau, très grand, doux comme un agneau. Je l'ai connu dans des circonstances banales (ce sont des anecdotes du quotidien) : il était l'ami d'un garçon que j'aimais beaucoup, Mustafa. Un jour, Omar, en allant voir Mustafa, avait entrevu une voisine qui passait dans la cour –tu sais, ce sont ces maisons de la Casbah avec les cours intérieures. Cette fille l'avait attiré et il s'était arrangé pour la connaître. Puis il s'était fiancé avec elle. Comme nous l'aimions bien, Omar, nous l'invitions chez nous, ma mère l'aimait beaucoup. Omar a été arrêté. Il a été envoyé en camp du côté du Sud, à Kenchela je crois.

B.Z. Te souviens-tu de l'année ?

M.L. Pas du tout. Là, j'ai des problèmes...

Dans la mesure où il était dans ce camp, nous avons estimé qu'il avait eu de la chance, parce que ceux qu'on y internait étaient des privilégiés par rapport aux autres. Nous avons un peu correspondu avec lui, nous allions voir sa fiancée, lui donner des nouvelles... Et puis il est sorti. Quand il est sorti, ça a été la joie. Il y a eu un mariage, un grand mariage. Je me suis aperçu à ce moment-là qu'il faisait partie d'une grande famille de la Casbah. Elle avait encore pour elle toute seule toute une maison de la Casbah, qu'elle ne partageait pas avec d'autres, ce qui était un signe d'aisance. De quoi vivaient ses parents ? Cela, je ne le sais pas. C'était un très joli mariage, traditionnel. Moi, tu sais, je suis le gars de base, sa fiancée était une copine, je suis allé lui dire bonjour. Tout le monde m'a regardé ; on m'a tout de suite absous de cette énormité. Le lendemain, la jeune épousée se tenait assise sur un divan, personne ne lui parlait ; elle exposait en fait les traces de sa virginité. Moi je n'ai pas vu tout ça, je ne voyais qu'elle.

J'ai été admis en tant qu'ami dans l'intimité même de cette cérémonie sans m'en rendre compte. J'étais vraiment le paysan, le boudjadi¹³ comme on disait là-bas. Peu de temps après, Marie-Jo et moi avons dit à Omar : « Ecoute, tu n'as pas de voiture, on va t'emmener avec ta femme au bain. » Et nous y sommes allés. Quelques jours plus tard, il m'a dit : « Tu sais, en revenant, je me suis fait sermonner par mes parents parce que ça ne se fait pas de partir en couple comme ça, tout de suite après le mariage. » Il m'a expliqué beaucoup de choses intéressantes, il était assez intelligent pour avoir du recul par rapport à tout ça.

Peu après, Omar a été tué par le F.L.N., sur la place du Gouvernement, en même temps qu'un autre garçon, Saïd, que j'aimais beaucoup aussi, un gars très joyeux, un kiosquier qui vendait les journaux sur la place du Gouvernement¹⁴. On n'en a jamais bien su les raisons mais c'était vraiment un règlement de compte. J'ai appris à cette occasion-là que Saïd et lui étaient au M.N.A. ; donc ils n'avaient plus le droit de vivre. Que le F.L.N. tue comme ça, je ne l'ai pas admis, tu comprends. On peut vouloir n'importe quoi mais pas tuer comme ça, surtout qu'il se vérifiait –comme avec l'O.A.S. par la suite– que tous ces gens-là se sont souvent attaqués aux plus faibles, ils ont cherché des victoires faciles, comme les intégristes qui ont dernièrement tué des Pères Blancs, c'est à dire des gens avec lesquels ils ne risquaient rien. Cette violence qui est volontairement une violence démonstrative, faite pour faire du mal absolu, je ne pouvais plus la souffrir.

Je te dis ça parce que ça me pèse...

B.Z. Quel âge avais-tu à l'époque de Basta ?

M.L. Quand il est mort, 30 ans. Marie-Jo et moi nous nous sommes mariés en avril, et cette histoire s'est passée peu après, donc en mai-juin 58. D'ailleurs, à l'enterrement de Basta, je suis allé avec ma mère ; il y avait un monde fou. Nous étions les deux seuls Européens ; nous avons été photographiés par les R.G. et certainement repérés par le F.L.N.... Quelqu'un parmi les Musulmans m'a dit : « Michel, ne te fais pas remarquer, n'y va pas. » « Rien à faire, parce que c'est un ami, personne ne me retiendra. »

Encore un autre fait qui me fait détester la violence, mais celui-là je ne voudrais pas qu'il soit mal interprété (parce que l'on fait parfois des choses sans trop les mesurer). Nous avons un local scout en bas de la Casbah ; il était situé dans les derniers immeubles de la Casbah près de l'archevêché d'Alger, non loin de la cathédrale. Un soir, nous y étions trois, l'aumônier Michel Dluz, dont le père a été assassiné par la suite, Jacques Riva, autre responsable scout et moi. Il était assez tard. Tout le quartier était calme, les gens, dans ces quartiers-là, s'arrêtaient de vivre ou presque dès que la nuit était tombée. Nous avons entendu tout d'un coup un homme descendre en hurlant les marches à côté de notre local. Nous sommes sortis tous les trois en trombe et s'est écroulé à nos pieds un homme qui était en partie égorgé. Heureusement, la carotide

¹³ « plouc », terme péjoratif désignant une personne inculte ou maladroite.

¹⁴ La place la plus célèbre d'Alger où trônait la statue équestre du duc d'Orléans.

n'avait pas été touchée. Il avait l'air « kabyle » comme on dit. Il vivait, alors nous l'avons installé allongé par terre, pour que la tête ne bouge pas, on ne savait jamais. Nous avons d'abord essayé de le calmer, il hurlait ce type ! Comme la police et les pompiers n'étaient pas loin, les deux autres sont allés les chercher. Moi, je suis resté tout seul à côté du gars, à le calmer. Il y avait un silence de mort dans ce quartier. Je me rappelle, il y avait un réverbère pas loin au-dessus, comme une tache de lumière, comme si ça avait été un spectacle à l'endroit où j'étais avec ce gars-là. Là-dessus, une voix de femme derrière des volets, je ne savais pas lesquels, me dit : « Monsieur, allez-vous en, ne vous occupez pas de ça ! » Tout d'un coup, j'ai pris conscience que j'allais y passer aussi, peut-être, que sais-je ? Alors ma défense ça a été de me mettre à hurler des imprécations. D'abord, j'ai dit à cette femme : « Je m'en occupe, parce qu'il n'y a pas de raison... » Et puis je me suis mis à hurler : « C'est dégueulasse, ces assassinats ! » C'était une réaction de protection, si tu veux. Puis les pompiers sont arrivés...

Je ne sais pas si on avait quelque chose à reprocher à cet homme mais est-ce que c'était une raison de lui faire ça ? Peut-être simplement avait-il fumé ? C'était l'époque où ceux du F.L.N. coupaient aux gens le nez, ou plus, s'ils les prenaient à fumer, tu t'en souviens ? Je n'ai jamais pu admettre la violence du F.L.N., parce qu'elle ne se justifiait pas comme ça (Djamila Bouhired¹⁵, je n'ai jamais accepté, jamais admis, ce n'est pas possible qu'on tue comme ça des innocents) ; je n'ai jamais accepté non plus l'O.A.S., pour les mêmes raisons. Que les gens se défendent autrement, mais comme ça non...

B.Z. A propos de la violence, par ailleurs, te semblait-il que la situation dans laquelle se trouvaient les Algériens que tu connaissais (je pense par exemple à ce que tu m'as raconté il y a quelque temps sur Paul Robert) était une situation où il y avait de la violence ? Une violence sociale, une violence administrative, disons une violence coloniale. En avais-tu conscience ? Parce que ce que tu viens de me raconter, ce sont des faits bruts où tu es directement confronté à des meurtres, et qui te touchent de très près, mais le fait qu'une situation en elle-même puisse être violente et ressentie comme une violence par les gens qui la subissent, le voyais-tu ?

Je te suis dans ce que tu dis de ton rapport à la violence, qui me semble constitutif de ce que tu es et qui permet de comprendre comment tu as réagi dans cette histoire. J'ai un peu le même rapport que toi à la violence et j'ai tendance à considérer que dans ma propre trajectoire elle a joué aussi un rôle prédominant. C'est pourquoi je te disais tout à l'heure qu'on touche un point nodal dans ton histoire.

Juste une anecdote de mon côté. En 1947, j'avais 7 ans, nous sommes allés à Casablanca, mes parents et moi, chez un oncle qui y était officier. Nous y avons passé une semaine. Un jour, il nous avait conduits visiter le port de Casa.

¹⁵ Djamila Bouhired. Adjointe de Yacef Saadi, chef d'opération du F.L.N. pour la Zone Autonome d'Alger, en 1956-57. Elle faisait partie du groupe de 3 jeunes filles qui provoquèrent les attentats du 30 septembre 1956 à Alger (au Milk Bar et à la Cafétéria). Arrêtée en avril 1957, torturée (elle ne parla pas), condamnée à mort puis graciée en 1958.

Mon oncle et mon père allaient devant, les deux femmes ensemble derrière, on se promenait sur les quais. Il y avait un navire à quai qu'on déchargeait – à l'époque on utilisait des sacs de jute ; les dockers descendaient du navires par des planches, les types allaient et venaient entre le navire et un hangar. Les sacs étaient très lourds. Au moment où sont arrivées à leur hauteur ma tante et ma mère, un ouvrier qui passait –peut-être gêné par leur passage ou du fait de la fatigue- a fait tomber son sac à leurs pieds. Il y avait un contremaître juste à côté qui a fichu une baffe au mec, il lui a retourné la tête en l'insultant..., ça s'est passé en une fraction de seconde. Nous avons poursuivi notre chemin mais je restais stupéfait parce que cela avait été la première fois que j'avais vu un adulte gifler un autre adulte (les gamins, nous, nous avons l'habitude de prendre des taloches, mais qu'un adulte puisse frapper un autre adulte...). Une autre chose a aussi contribué à me sensibiliser à ce qui venait de se passer : ma tante et ma mère en continuant à marcher ont commenté l'incident ; elles étaient véritablement retournées non pas parce que le sac était tombé à leurs pieds, elles n'avaient pas risqué grand chose, mais par la violence de la réaction du contremaître européen contre le docker marocain.

Cette affaire m'a profondément marqué ; c'est comme avec ton image de la semoule tout à l'heure. Par la suite, j'ai toujours eu tendance à penser qu'une telle chose aurait été impossible en France à l'époque ; je ne pense pas qu'un contremaître aurait giflé un docker de Marseille. Donc, c'est qu'il y avait là quelque chose de spécifique que j'ai enregistré comme tel. Bien entendu, sur le moment j'étais un enfant incapable de donner un sens à l'événement, de le mettre en relation avec une situation coloniale. Mais plus tard, c'est le sens évident que j'y ai vu.

M.L. Comme nous n'étions pas du côté de ceux qui subissaient la violence, nous pouvions difficilement nous en rendre compte. La violence, enfin l'injustice si l'on veut, était en quelque sorte familière ; par exemple on s'adressait aux Arabes en français et puis c'est tout. Ils allaient à l'administration, à la Poste ou n'importe où, il fallait qu'ils parlent le français. Il est vrai que dans le bled il y avait pas mal d'Européens qui parlaient l'arabe, j'en ai même connus qui en étaient très pénétrés, tiens, le chauffeur de car de Paul Robert, Bébert comme on l'appelait, quand il ne se rappelait plus d'un mot en français il le disait en arabe, c'est pour dire ! Bébert, il conduisait son car tous les jours, c'était un personnage extraordinaire, toujours environné dans son travail d'une population arabe. Ces relations pouvaient faire un peu plus encore illusion.

J'ai été surpris par le livre de Clemens Lamping¹⁶. Je tombe des nues. Parce que ce qu'il raconte de la conquête militaire de l'Algérie, c'est d'une violence inouïe : ce n'est pas ce que nous croyions savoir, ce n'est pas ce que je pensais

¹⁶ Souvenirs d'Algérie (1840-1842), Clemens Lamping, édité en 2000 par les Editions Bouchene qui donnent la première traduction française du texte allemand. (Note du traducteur : Originaire de l'Allemagne du Nord, engagé dans la Légion étrangère à 28 ans, Lamping participe, de 1840 à 1842, à différentes expéditions dans l'Algérois et dans l'Oranais. Ses Souvenirs peuvent se lire comme une chronique minutieuse, presque objective, de la conquête de l'Algérie. Ne prenant parti pour personne dans le conflit colonial qui s'amorce, Lamping présente des faits bruts et brutaux).

de la mission civilisatrice de la France. Cela pose des questions. On trouve une armée qui doit gagner absolument, par tous les moyens... A la limite, on ne sait même plus si elle sait quel but elle poursuit. Le savent-ils eux-mêmes ces généraux dont il parle, soit qu'il les porte aux nues soit qu'il les estime moins (comme Lamoricière, etc.) ? Ils font des razzias, ils reviennent avec du butin, ils tuent tout ce qui ne se rallie pas, et pas avec tendresse ! quand la méthode c'est de ramener des têtes comme trophées (ce qui se faisait d'un côté comme de l'autre, d'ailleurs) ; c'est assez barbare comme situation.

Donc, la violence, elle a été là dès l'origine, et c'est ce fait que je découvre avec ce témoin de première main qui, en plus, n'a rien à défendre, lui. C'est un témoin objectif, il est allé vivre une aventure, il raconte ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il partage. Ce récit te fait froid dans le dos. Dis-donc, on n'était pas les bienvenus, là-bas !

J'ai rencontré, comme je te le disais, des gens qui, après ça, ont été des colons défricheurs, deux générations avant la mienne. Je les ai vus, j'ai vécu avec eux, et je sais qu'eux avaient, pour la plupart, des relations d'estime avec la population arabe environnante. On le voit aussi bien lorsqu'on lit l'histoire de Lamping ou dans le livre racontant l'histoire des ancêtres de Jacques Roseau¹⁷ que chez les personnages que j'ai connus : ceux qui, pour une raison ou une autre ont eu une occasion de partager la vie avec les habitants, l'occasion de les connaître, avec leurs qualités et défauts, de reconnaître en face d'eux des êtres humains et non pas des gens systématiquement dénigrés, ceux-là, quelques soient les époques, se distinguent des autres.

L'esprit colonial est à l'intérieur des mentalités ; ceux qui veulent dominer ont, pour se justifier, le besoin de mépriser les gens qu'ils placent en-dessous...

J'ai été frappé par une chose qui montre que cet esprit traverse les époques, au moment où j'ai vu arriver les premiers appelés du contingent en Algérie. C'était sur la place des Trois Horloges, à Bab-el-Oued, je me le rappelle ; des soldats qui venaient de débarquer passaient dans des camions. Tu sais que pour les conditionner, cela a été rapporté dans un reportage TV dernièrement, dès la descente du bateau on leur montrait des photos de massacres de manière à leur expliquer qu'ils ne venaient pas pour rien, ils venaient parce qu'il y avait des gens à combattre et que ceux qu'ils allaient combattre n'étaient pas des anges, loin de là (plus tard, à la Territoriale, j'ai vu des films de même nature : des « arabes à sale gueule » étaient présentés comme des fellaghas en puissance). Ils étaient donc rapidement conditionnés ; voilà des gars qui avaient très vite compris que eux faisaient partie du pays dominant, ils avaient des fusils, qui leur donnaient le droit de dominer, et par n'importe quels moyens peut-être, je ne sais... Mais en attendant, je me rappelle que du haut de leurs camions ils insultaient tous les gens qui étaient habillés en Arabe. C'étaient des Français,

¹⁷ Le 13^e convoi (1848-1871), Jacques Roseau, éditions Robert Laffont. C'est l'histoire des fondateurs de Novi, dont l'authenticité a été confirmée à M.L. par un autre membre de cette nombreuse famille. Jacques Roseau a été longtemps le porte drapeau des pieds-noirs, avant d'être assassiné. Curieusement, les sites « pieds-noirs » d'Internet n'ont pas l'air de connaître ce livre qu'ils ne citent jamais dans leur bibliographie.

ils venaient d'arriver, ce n'étaient pas des Pieds-Noirs. A cette époque-là, où la bataille d'Alger n'avait pas encore commencé, avec les horreurs pour les citadins, des horreurs visibles, je me rappelle que les Pieds-Noirs étaient quand même gênés de voir ça. Parce que, à Bab-el-Oued, on ne parlait pas comme ça... Si, il y avait les « gentilleses » habituelles qui étaient échangées entre les gens, mais pas cette attitude hautaine et méprisante. C'étaient des Francaouis, des gens qui venaient de France, ceux-là.

Ce qui m'interpelle toujours, c'est la façon dont on permet la naissance de ces processus. Quand tu retournes dans tes souvenirs, tu t'aperçois qu'à toutes les époques, chez les Pieds-Noirs, on trouvait de tout, c'est évident. Regarde comme l'O.A.S. a été formée ; c'étaient soit des citadins, c'est-à-dire des gens complètement coupés du bled, ne connaissant pas les paysans algériens, soit en grande partie des gens de l'extérieur, venus en Algérie régler des problèmes français, qui n'avaient rien à voir avec l'Algérie.

Oui, il y avait une oppression, il y avait un climat favorable à l'oppression, mais je n'ai pas le souvenir que la société française en Algérie, en tant que telle, était oppressive, après tout les transports en commun étaient ouverts à tout le monde, il y avait une ségrégation sociale qui recoupait les communautés mais la ségrégation raciale n'a jamais existé comme en Afrique du sud...

B.Z. Mais, Michel, la situation d'oppression et le mépris inhérent à la situation coloniale ne se situaient pas forcément dans des choses visibles ; c'était l'absence de droits civiques ou de certains droits, en tout cas, c'était l'absence de citoyenneté pour les Algériens qui n'avaient pas une égalité devant le vote... Ce genre de choses n'est pas forcément visible au quotidien mais pèse lourd parce que c'est ce qui interdisait, entre autre, toute émancipation possible, tout progrès. Donc on se situe là dans un autre domaine de la relation entre les groupes, entre les hommes.

M.L. Un jour, nous descendions de la montagne, en Kabylie, où nous étions allés chercher une grotte (c'était une histoire de spéléo) ; nous étions très souvent bien accueillis. En descendant ce jour-là, un gars nous a doublés et il nous a vraiment agressés, verbalement, en disant : « Tu vois, tu es sur nos chemins, regarde les chemins qu'on a, vous autres vous avez des routes, regarde comment nous sommes, nous, regarde dans quoi on vit... » Ce gars-là était très remonté. C'est vrai qu'il nous a tout d'un coup ouvert les yeux, c'est vrai que nous, nous considérons ça comme des terrains de balade mais nous oublions de regarder qu'il n'y avait pas l'électricité, il n'y avait pas l'eau courante, et d'autres avantages que dans les villages, en bas, les gens avaient.

B.Z. Il est sûr qu'on n'avait pas les mêmes conditions dans le bled et à la ville. Remarque cependant qu'à Oran la situation pouvait être contrastée selon les coins ; chez ma grand-mère l'électricité n'est arrivée que vers 1952-53, peut-être même plus tard. Elle habitait dans un faubourg d'Oran où se trouvaient quelques uns des plus pauvres parmi les Pieds-Noirs. Un peu plus loin était un semi-bidonville où vivaient mêlés petits Pieds-Noirs et Algériens.

M.L. Suivons-nous notre fil conducteur ?

B.Z. Les choses viennent comme elles viennent. Il y a une cohérence ; aujourd'hui par exemple, il a été question de la violence et de la violence en rapport avec le fait colonial. Ce qui est intéressant, c'est de tourner et de retourner les choses, comme des objets que tu interrogues, que tu découvres, que tu cherches à comprendre ; il s'en dégage toute une logique, une cohérence.

20 juin 2000, 7^{ème} entretien

B.Z. Tu viens de me dire que la lecture des Mémoires de Lamping te permet de comprendre le sentiment d'insécurité chez les Pieds-Noirs ; effectivement, cela est une chose que j'ai aussi toujours observée.

L'histoire de Clemens Lamping, se situe à la fin des années 1840 mais, après la fin officielle de la conquête, il y a eu constamment des soulèvements, en 1871 par exemple celui d'El Moqrani¹⁸ qui a concerné une grande partie de l'Algérie. Puis, par la suite, il y a eu ici et là, constamment, des actions plus ou moins limitées, dont la plus étendue est celle de Bou Hamama¹⁹, en 1881. Elles ont été assez vite caractérisées comme du banditisme. Mais elles étaient en fait des mouvements de révoltes contre le système de l'occupation, de l'oppression ; elles prenaient des formes violentes, avec des crimes ou des pillages, elles étaient matées par la police ou la gendarmerie, pas par l'armée, et elles maintenaient ce sentiment d'insécurité dont nous parlions. Sans parler de la misère qui elle-même provoquait le vol et ainsi de suite. Les populations qui crevaient de faim avaient tendance à mettre la main sur ce qu'elles pouvaient. Cela s'est produit constamment. Il y a là tout un pan de l'histoire qui va au moins jusqu'à la première guerre mondiale, donc encore plus proche de nous, et qui n'est pas très décrit. Il y a une histoire qui reste probablement à faire, de ces mouvements sporadiques, isolés, dispersés, de « banditisme » ou de révolte, et non directement politisés, mais qui entretiennent ce sentiment d'insécurité. Après, dans l'entre-deux-guerres ça s'est peut-être un peu calmé et là les choses ont commencé à être organisées, là c'est une autre phase qui commence : on voit apparaître après la première guerre mondiale l'organisation du nationalisme algérien, en France, dans le nord avec l'Etoile nord-africaine²⁰, avec le mouvement des Oulémas²¹... Cela prend une autre

18 El Hadj el Moqrani. Riche et prestigieux seigneur du Constantinois, jouissant d'une grande autorité sur la population, conduisit à partir du 14 mars 1871 le soulèvement paysan qui affecta presque toute la moitié orientale de l'Algérie et fut tué le 5 mai 1871. Le soulèvement, prolongé sous la conduite de son frère Boumezreg jusqu'en 1872, fut durement réprimé.

19 Chef d'un soulèvement de tribus parti de l'Atlas saharien, en 1881, et s'étendant vers les Hautes Plaines de l'Oranais (nombreux massacres de civils et de militaires) et le Mzab. La répression ramena un certain calme mais « Bou Hamama était toujours actif » en 1903 (J. Verdès-Leroux).

20 Organisation créée en 1926, d'obédience communiste au départ. Messali Hadj en prit la direction en 1927 et en fit la première organisation nationaliste algérienne engagée pour l'indépendance du pays. Dissoute en 1937. Son action fut poursuivie par le parti du Peuple Algérien, dissous en 1939, puis le Mouvement pour Le Triomphe des Libertés Démocratiques (M.T.L.D., 1946). L'éclatement de ce dernier, en 1954, sanctionna la division des nationalistes

tournure à ce moment-là. Fallait-il être devin pour voir venir le soulèvement général des années 50 ?

M.L. C'est maintenant qu'on reconstitue toute cette histoire, et notre itinéraire finalement. Il faut dire, comme dit Marie-Jo, que si on avait connu ces choses on n'aurait pas vécu aussi heureux qu'on l'a été. C'est vrai, l'inconscience des Pieds-Noirs les a aidés à vivre une sorte de bonheur. Regarde combien de fois les Pieds-Noirs expriment ce bonheur perdu... Et les Français leur disent : « Ah oui, vous avez perdu le soleil, la joie de vivre... » C'est à dire qu'ils les voient comme un peuple qui, finalement, lézardait sous le parasol.

B.Z. C'est la raison pour laquelle quand les choses ont commencé à devenir sérieuses en 1954, les Pieds-Noirs n'ont pas compris. La phase finale a duré sept ans et demi, ce qui est à la fois très long et très court, très long à vivre, très court par rapport à la durée de la période coloniale. C'est toujours le problème de l'appréhension de la durée, qui n'est pas la même au regard du vécu et à celui de l'histoire. Même chose d'ailleurs pour la conquête elle-même; elle a duré vingt-sept ans, si on n'y prête pas attention, on ne prend pas la mesure de la difficulté que les Français ont eue à mettre la main sur le pays, donc on ne mesure pas la résistance des Algériens à cette conquête... Dans le laps de temps objectivement très court, de 1954 à l'indépendance, les Pieds-Noirs ont eu du mal à réaliser vraiment ce qui était en train de se passer ; les « événements » leur sont tombés dessus d'un seul coup, du moins les ont-ils ressentis ainsi, c'est la raison pour laquelle j'ai donné ce titre à mon bouquin, « Quel orage, ô mon cousin Noé !²² ». C'est une expression de la région du Souf qui est utilisée là-bas quand il arrive quelque chose que les gens ne comprennent pas, qui leur tombe sur la tête subitement. Pour les Pieds-Noirs ça s'est passé comme ça. Ils n'ont pas compris ; en fait, ils n'avaient pas pour la plupart les moyens de comprendre.

M.L. Comme ils ne comprenaient pas, ils ne pouvaient l'attribuer qu'à une manipulation, à des influences extérieures...

B.Z. Cela me rappelle ce que tu as dit l'autre jour... Nous travaillons autour de la question : comment se forme la conscience d'une situation ? Comment a émergé ta conscience, à travers ton histoire ? Il semble évident qu'elle se forme à travers une série d'interactions ; cette conscience ne naît pas comme ça, par l'opération du Saint-Esprit mais par de nombreuses interactions au cours de l'existence ou d'un temps de l'existence. Ainsi, l'autre jour tu m'as décrit les rapports que tu as eus avec des Dominicains, je crois ?

entre les partisans de Messali Hadj et les fondateurs du F.L.N. qui décidèrent de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954

²¹ Association des 'ulama Réformistes (1931-1956). Fondée par le Cheikh Ben Badis, « elle cherchait une issue à la question nationale sans rupture avec le cadre institutionnel français » (Mohamed Harbi). Liée au mouvement arabo-islamique moyen-oriental, elle s'attaqua au culte des saints (maraboutisme) et aux confréries, constitutifs de la culture religieuse traditionnelle de l'Algérie paysanne. Certains y voient aujourd'hui une source du centralisme doctrinal du F.L.N. pendant la guerre de libération et après (régime de Parti Unique...)

²² Quel orage ô mon cousin Noé (1986), Bernard Zimmermann, Editions Pierre Fanlac.

M.L. Oui, et avec les Jésuites d'un autre côté. Avec ces ordres religieux, oui.

B.Z. Mais les Dominicains étaient en particulier dans le mouvement des scouts ?

M.L. C'est là que je les côtoyais, oui. Par le biais de l'aumônerie. Les aumôniers qui appartenaient à des ordres religieux relevaient principalement de deux pôles : d'une part les Dominicains et de l'autre les Jésuites autour de l'école de Notre-Dame d'Afrique. Cette institution-là avait un internat et un externat, l'internat à Notre-Dame d'Afrique²³ même et l'externat boulevard Saint-Saëns²⁴. Les Dominicains avaient un couvent se trouvant dans le beau quartier d'Alger dit « du Sacré-Cœur » ; ils avaient là une chapelle, au début c'était une crypte, début d'une réalisation plus importante qui n'a jamais été achevée. Eux étaient pratiquement à la tête d'une paroisse ; c'était un quartier très bourgeois. Les Jésuites aussi avaient une clientèle bourgeoise mais eux, dans leur système, étaient beaucoup plus dirigés vers les problèmes d'étudiants, d'études, de recherche.

Ces deux ordres n'étaient pas homogènes mais chez les Jésuites dominait le souci de la recherche d'explications, d'une réflexion sur l'Algérie avec le bulletin du Secrétariat Social d'Alger. Les Dominicains étaient conservateurs, du moins ceux qui en étaient les penseurs ou les gens les plus influents et qui se sont montrés beaucoup plus sensibles aux thèses des Pieds-Noirs conservateurs²⁵ ; ceux-là ont occulté un courant plus ouvert au sein de leur ordre. Par ailleurs, les Dominicains avaient été les fondateurs du scoutisme, enfin ils ont été au côté des fondateurs du scoutisme à Alger, peut-être en Algérie. Le groupe Saint Dominique qui était par son histoire et son importance une place forte du scoutisme était un peu un Etat dans l'Etat. On avait du mal, d'ailleurs à les intégrer dans le mouvement parce qu'ils faisaient très facilement bande à part ; à eux seuls ils se suffisaient, ils allaient camper en France, ils avaient des accointances avec la compagnie de navigation, la S.G.T.M. ; quand ils allaient en France, ils ne réquisitionnaient pas un bateau parce qu'ils n'étaient quand même pas assez nombreux pour ça mais le bateau, à ce moment-là, c'était la « Saint-Do » : il y avait la messe à bord, l'aumônier était logé par le commandant, et ainsi de suite... Ils faisaient partie des institutions. Eux n'ont jamais été des violents, mais ils ont été plutôt du côté des gens installés et luttant donc contre tout ce qu'il leur semblait être idées avancées. Cependant, il y avait des gens très bien chez les Dominicains ; ils étaient malheureusement condamnés à être plus discrets.

B.Z. Tu dis qu'ils étaient conservateurs, comment se manifestait ce conservatisme dans le cadre du scoutisme par exemple ? Comment l'as-tu vu ?

²³ Non loin de la basilique.

²⁴ Dans le centre d'Alger

²⁵ Pierre Claverie, le futur évêque d'Oran, mort assassiné le 1^{er} août 1996, était issu de ce scoutisme. Il parlait lui-même de la « bulle coloniale » dans laquelle il vivait alors. Cf « Pierre Claverie, la liberté d'un algérien », Jean Jacques Pérennès, Editions du Cerf.

M.L. Ils ont toujours été condescendants vis à vis du reste du scoutisme parce que c'étaient leurs troupes qui avaient pignon sur rue. A la suite de l'arrestation des chefs scouts musulmans (dès le début il y avait eu des scouts musulmans arrêtés et maltraités), il y eut une démarche collective des responsables des mouvements de jeunesse, des mouvements du scoutisme et des étudiants catholiques (il y avait pas mal de passerelles entre les étudiants catholiques et le scoutisme). Ils adressèrent une lettre ouverte au Gouverneur Général de l'Algérie²⁶ lui demandant de faire attention aux méthodes. Immédiatement après, une lettre d'un groupe d'individus qui n'étaient pas nommés est partie, nous le savons, du courant dominicain, de gens qui étaient chez les Dominicains (voir les lettres en annexe). Le père L.²⁷ qui était le grand guide spirituel des scouts de la Saint Dominique, est intervenu, à ma connaissance, auprès de l'Echo d'Alger pour que cette contre-lettre soit publiée. Cette dernière disait simplement que les signataires de la Lettre ouverte ne pouvaient pas parler au nom de leur mouvement, qu'ils avaient pris des initiatives personnelles et que cette lettre n'était pas représentatives des gens qui faisaient partie du mouvement.

B.Z. La lettre que le père L. a ainsi défendue auprès de l'Echo d'Alger s'en prenait à l'initiative précédente (la Lettre ouverte au Gouverneur Général). Donc il prenait ses distances par rapport à un courant disons « modérateur ». Cela remonte à quand ?

M.L. Attends, j'ai un dossier là... C'était en novembre 1954. La lettre n'émanait pas uniquement des scouts... Tu vois, on trouve Françoise Becht des Guides de France, Maurice Debuichert de la J.O.C...., Hadj Ali de l'Association des Jeunes Algériens pour l'Action sociale, Mahfoud Kaddache des Scouts musulmans, Fernand Jonathan des Eclaireurs israélites..., les Auberges de Jeunesse, les Jeunesses étudiantes et d'autres...

B.Z. Là, je vois plus précisément à quoi tu fais référence lorsque tu me parles des mouvements de jeunesse.

M.L. C'est en 1954. Tu vois que tout de suite après, le 30 novembre puis le 2 décembre, sont publiés un communiqué « d'un groupe de chefs scouts de France » et du « commissaire de district, branche éclaireur » puis un « Communiqué d'un groupe d'Etudiants de l'Association catholique des Etudiants » qui « n'a pas de caractère officiel » (voir annexe). Tout ça était coordonné ; ce sont les mêmes, en partie les mêmes, qui passaient sous des signatures différentes. L'Echo d'Alger a publié ces deux lettres et, pour la Dépêche, ça a dû venir par le même canal. Je peux te dire que le « Commissaire » dont il est question faisait véritablement, lui, une démarche personnelle...

Dans la liste des signataires de la lettre au Gouverneur Général, tous sont restés liés par une amitié fidèle. Mais là il manque des gars ; après, il en est venu d'autres, notamment des Protestants.

²⁶ A cette époque, le gouverneur était Roger Léonard.

²⁷ Egalement aumônier militaire, il ne pouvait pas ignorer les exactions de l'armée.

L'autre jour, je te parlais des Routiers en te disant qu'ils avaient fait paraître les courriers de Jean Muller, ce qu'on a appelé « Le dossier de Jean Muller ». Celui qui était à la tête de la Route, à l'époque, s'appelait Paul Rendu. Je viens d'apprendre qu'il avait fait passer un questionnaire auprès des premiers rappelés qui revenaient d'Algérie. Il n'avait pas réuni énormément de réponses par rapport à ce qu'il avait envoyé. Il voulait savoir ce qui les avait choqué. Il a préféré ne pas faire paraître cette étude pour qu'elle ne soit pas utilisée par les Services psychologiques de l'armée, afin qu'ils ne trouvent pas les parades aux résistances qu'il y avait dès ce moment-là contre les méthodes de la guerre d'Algérie.

B.Z. Pourrais-tu me raconter l'histoire des lettres de Jean Muller et celle de La « Route » ?

M.L. « La Route » était le journal des Routiers. Le scoutisme au départ avait été vu pour des pré-adolescents, des jeunes de 12 à 17 ans, l'âge où on rêve d'aventures, d'héroïsme, Kipling, etc., ce qui abreuvait l'imagination de la jeunesse à l'époque. Baden Powell avait conçu son mouvement pour les gens de cet âge. Très vite il y a eu des anciens, et le problème s'est posé de savoir quoi faire, continuer ou pas avec des garçons plus âgés ? Alors a été créée la Route ; elle rassemblait les aînés qui continuaient le scoutisme. Quand je suis rentré pour faire de la spéléo c'était avec la Route. Je garde beaucoup de nostalgie pour cette équipe parce que c'était un peu tous des cas particuliers. Or, forcément, ces garçons-là étaient parmi les rappelés pour le maintien de l'ordre en Algérie. Le Bulletin « La Route » était la revue de la branche « aînée », celle des Routiers. Et ça continuait, après les Routiers il y avait les plus vieux, qui se mariaient, ça a donné lieu à quelque chose qui n'a pas voulu se faire reconnaître comme la branche « majeure » (on ne sait plus comment dire), du scoutisme ; c'était « Vie nouvelle ». Voilà pour la construction. Pour compléter l'édifice, on avait créé les Louveteaux qui étaient, eux, les petits. Chez les Routiers, à ce moment-là il y avait Paul Rendu et un aumônier, le Père Liéger, qui était un dominicain « progressiste ».

Donc des Routiers avaient été rappelés et Paul Rendu et le Père Liéger étaient en correspondance avec eux ; ils étaient bien placés pour avoir des informations sur la manière dont les choses se passaient. Ils ont été extrêmement préoccupés de la dégradation qui s'opérait chez les Routiers qui étaient engagés dans les opérations militaires. Bien sûr, comme le dit Stora, à cette époque-là on ne se préoccupait pas des « droits de l'homme », ce n'était pas encore le genre de question qu'on se posait mais on sentait qu'il y avait quelque chose qui n'était pas très propre à la manière dont les choses se passaient. Mais eux avaient une préoccupation plus particulière pour les jeunes impliqués dans ces affaires-là, en disant : « Quels dégâts est-on en train de faire chez ces jeunes ! ». Quand Jean Muller a été tué²⁸, ses parents ont envoyé à Paul Rendu les lettres qu'il leur avait écrites, pour soulever le débat, pour soulever le problème, pour amorcer la réflexion et les échanges là-dessus. Paul Rendu a alors commencé la publication des lettres de Jean Muller. Mais le scoutisme était beaucoup plus le mouvement de la population aisée que les

²⁸ En 1956

Francs et Franches Camarades, c'est évident, et cette population, pour différentes raisons, ne pouvait pas accepter qu'on laisse paraître des choses comme ça.... Il est vrai aussi qu'on pouvait se demander s'il appartenait au scoutisme de soulever ces questions ?

B.Z. Simplement tu ne m'as pas dit là qui était Jean Muller ?

M.L. Un scout devenu membre de l'équipe nationale de « La Route »²⁹.

B.Z. Un scout qui s'était trouvé dans le bled ?

M.L. Il avait été rappelé. Il écrivait à ses parents, à ses amis. Je crois qu'il leur écrivait régulièrement. Il dénonçait les tortures et les exactions des deux bords.

B.Z. D'où était-il ?

M.L. C'était un type de France³⁰. Alors les parents et les amis, qui avaient été profondément choqués par ce qu'il avait écrit, ont estimé à juste titre qu'il fallait publier ces lettres. Mais il n'y eut qu'un début de parution dans « La Route ». D'autres publications devaient suivre. La hiérarchie s'est opposée à la poursuite de la publication de ces écrits³¹. L'équipe nationale de la Route a démissionné ; l'aumônier est rentré dans ses ordres³². Ils ont été remplacés par des gens qui n'ont plus soulevé ce genre de problème.

B.Z. Ca venait de Paris ?

M.L. Oui, c'était national. Rendu était à Paris aussi.

B.Z. Toute cette histoire, toi tu la suivais à Alger, tu te tenais informé ?

M.L. Absolument.

B.Z. Et ça réagissait comment autour de toi, à Alger ?

M.L. A Alger il y avait une fracture relativement visible entre ceux qui étaient à la tête du scoutisme et les autres. Il est évident que ceux qui étaient responsables avaient une vision plus large des questions qui étaient posées. Par leurs fonctions ils avaient à rencontrer plus souvent les responsables des autres organismes scouts et non scouts, c'est à dire que toutes les questions leur remontaient. Dans les unités ça dépendait beaucoup de leur environnement immédiat et tout le monde n'y partageait pas forcément cette ouverture. Il est évident que plus les quartiers étaient protégés par rapport à la situation environnante plus il était difficile de leur faire entrevoir ce qu'ils ne voyaient

²⁹ En 1955

³⁰ De la région de Metz.

³¹ Ceux-ci ont été publiés dans le cahier n°38 de Témoignage chrétien. Une bibliographie est en préparation (voir le site <http://histoire.du.scoutisme.freeserver.com>)

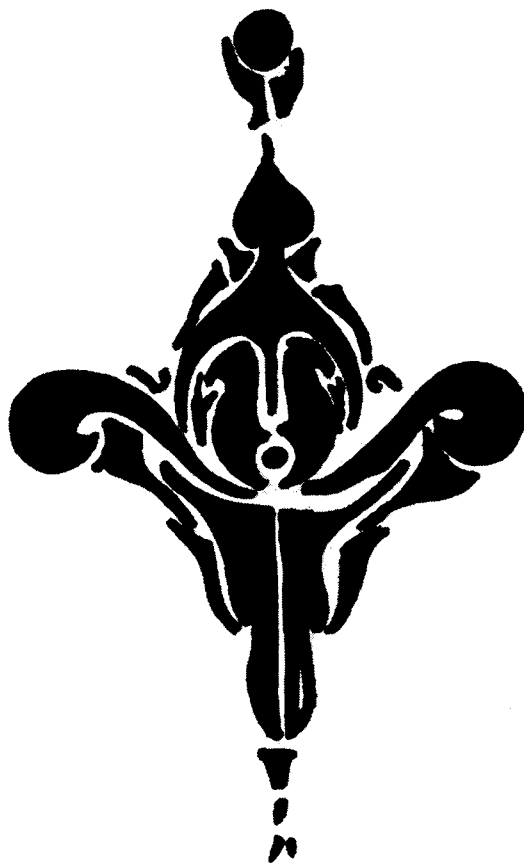
³² Paradoxalement, le Père Liéger, après une mise à l'écart de sa hiérarchie, a été plus tard l'un des conseillers de Vatican II.

pas. Cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait là que des gens obtus. C'est aussi ce qui explique que lorsqu'il y a eu une démarche comme la Lettre au Gouverneur Général, elle a été refusée par ceux que cela dérangeait mais qui, en même temps, ne voyaient pas, ne pensaient pas que ces problèmes là existaient ; ils ne les touchaient pas, ils ne les concernaient pas.

B.Z. Ils voulaient conserver cette position d'abri.

M.L. Oui.

Michel Laxenaire, Bernard Zimmermann



Annexe

Lettre ouverte au Gouverneur général de l'Algérie

Plusieurs personnalités appartenant à divers mouvements de jeunesse ont adressé au gouverneur général l'appel suivant :

« Monsieur le Gouverneur général,

» Les événements qui se déroulent en Algérie ont une répercussion profonde sur les jeunes de ce pays, qui désirent attirer votre bienveillante attention sur les motifs de leur angoisse.

» Nous ne pouvons approuver les crimes qui ont été commis et nous demandons que leurs auteurs soient équitablement jugés et justement punis.

» Mais le climat qui a été créé après les attentats nous cause de sérieuses inquiétudes. Les mots de « répression », de « ratissages » ont été employés immédiatement et certains ont saisi cette occasion pour nier toute possibilité d'entente et dresser l'un contre l'autre les deux groupes ethniques.

» Nous ne pouvons admettre sans protester de tels procédés qui préparent un avenir sans issue, dont les jeunes surtout auront à supporter les conséquences. La haine appelle la haine : nous ne tenons pas à vérifier cet adage.

» Nous pensons que de véritables solutions ne peuvent être trouvées que dans la concorde et la compréhension mutuelle. Nous avons, depuis plusieurs années, travaillé à ce rapprochement. Au delà des races et des religions, nous avons essayé d'apporter à notre amitié réciproque des bases plus solides. Nous ne pouvons accepter que cet effort soit annulé.

» Nous pensons également que le problème actuel a des causes antérieures au 1^{er} novembre : qui peut nier la faim et la misère, l'insuffisance des soins médicaux ? Au cours du récent séisme, les jeunes, une fois encore, ont pu constater le dénuement et l'abandon des douars isolés.

» Nous pensons qu'il ne suffit pas de « réprimer » et de « rétablir l'ordre », il faut encore que tous les hommes de ce pays, quelle que soit leur origine puissent vivre, s'épanouir et assumer les responsabilités auxquelles ils sont appelés.

» Parmi les voix qui se sont élevées ces temps derniers, trop peu ont fait entendre celle de la sagesse. C'est pourquoi, M. le Gouverneur général, nous nous sommes permis de vous adresser cette requête. Nous vous demandons instamment de la prendre en considération et de ne pas laisser réduire à néant notre effort pour créer une entente qui seule nous permettra d'envisager l'avenir avec espoir.

» Veuillez agréer, Monsieur le Gouverneur général, l'expression de notre respectueuse considération. »

LISTE DES PERSONNALITÉS SIGNATAIRES

Mlle Françoise Becht, des Guides de France.

M. Maurice Debuichert, de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Mlle Marcelle Leray, des Eclaireurs de France.

M. Pierre Roquebert, des Scouts de France

M. Tahar Tedjini, des Boy Scouts Musulmans d'Algérie

M. Fernand Jonathan, des Eclaireurs Israélites de France.

M. Mahfoud Kaddacche, des Scouts Musulmans d'Algérie.

M. Hadj Ali, de l'Association des Jeunes Algériens pour l'Action Sociale.

M. Jacques Muller, de l'Association Catholique des Etudiants d'Algérie

M. Jacques Bénichou, du Mouvement laïc des Auberges de Jeunesse.

M. Guy Lorentz, de la Jeunesse Etudiante Chrétienne.

Mlle Claudette Morue, de la Jeunesse Etudiante Chrétienne Féminine.

M. Abdel_Kader Ben Zerfa, des Francs et Franches Camarades.

M. Jacques Gauneau, de l'Association Nationale des Educateurs de la Jeunesse Inadaptée.

M. Farès, des Centres d'Entraînement aux méthodes d'Education Active.

Annexe : Lettres de contestation

Echo d'Alger 30/11/54

Un communiqué d'un groupe de chefs scouts de France

Le commissaire de district, branche éclaireur et un groupe de chefs scouts de France, nous prient d'insérer le communiqué suivant :

« Diverses personnalités appartenant aux Mouvements de jeunesse algériens, ont dernièrement fait paraître dans certains journaux, une lettre ouverte à Monsieur le Gouverneur général de l'Algérie.

» Sans vouloir prendre parti pour ou contre les termes de cette lettre susceptibles d'interprétation équivoque, mais en raison de l'exploitation qui en a été faite par un parti politique dont les buts et les moyens d'action sont en complète contradiction avec ceux des scouts catholiques, la grande majorité des chefs scouts de France d'Alger tient à préciser que leur commissaire de région signataire de cette lettre, l'a signée en son nom personnel et non au leur.

» Le présent communiqué n'a lui non plus aucun caractère officiel : il doit être considéré comme une mise au point nécessaire et ne doit pas faire douter de la confiance que, sur le plan éducatif, les chefs scouts de France accordent à leur commissaire de région.

Echo d'Alger 2/12/54

Un communiqué d'un groupe d'étudiants de l'Association catholique des Etudiants

Un groupe d'étudiants, membres de l'Association catholique nous prie d'insérer le communiqué suivant :

Diverses personnalités appartenant aux mouvements de jeunesse algériens ont dernièrement fait paraître dans certains journaux une lettre ouverte à M. le Gouverneur général de l'Algérie.

Sans vouloir prendre parti pour ou contre les termes de cette lettre susceptibles d'interprétation équivoque, mais devant son inopportunité et devant l'exploitation qui en a été faite par un parti politique, certains membres de l'Association catholique d'étudiants tiennent à préciser que la position de leur président, signataire en cette qualité de la lettre, n'est pas la leur.

Ce communiqué n'a pas de caractère officiel. Il doit être considéré comme une mise au point nécessaire.

Dépêche Quotidienne 2/12/54

Une mise au point des Scouts de France et d'un groupe d'étudiants catholiques sur une lettre ouverte adressée au Gouverneur général

Le commissaire de district, branche éclaireur et un groupe de chefs scouts de France, nous prient d'insérer le communiqué suivant :

Diverses personnalités appartenant aux Mouvements de jeunesse algériens, ont dernièrement fait paraître dans certains journaux, une lettre ouverte à Monsieur le Gouverneur général de l'Algérie.

Sans vouloir prendre parti pour ou contre les termes de cette lettre susceptibles d'interprétation équivoque, mais en raison de l'exploitation qui en a été faite par un parti politique dont les buts et les moyens d'action sont en complète contradiction avec ceux des scouts catholiques, la grande majorité des chefs scouts de France d'Alger tient à préciser que leur commissaire de région signataire de cette lettre, l'a signée en son nom personnel et non au leur.

Le présent communiqué n'a lui non plus aucun caractère officiel : il doit être considéré comme une mise au point nécessaire et ne doit pas faire douter de la confiance que, sur le plan éducatif, les chefs scouts de France accordent à leur commissaire de région.

Un groupe de 27 étudiants, membres de l'Association catholique des étudiants, nous a également adressé le même communiqué.

Rencontrer les Juifs laïques de France (1 et 2 Décembre 2001)

Le comité de liaison des Associations juives et laïques de France a organisé les 1 et 2 décembre 2001, deux journées Portes ouvertes à la mairie du XIIIème à Paris, autour de trois thèmes:

- Héritage et avenir
- Intégration dans la cité
- Être Juif et laïque en diaspora et en Israël

Des témoignages de Théo Klein, Lucette Valensi et Boris Cyrulnik ont ponctué les débats de la deuxième journée.

Pourquoi une telle rencontre, et d'abord, pourquoi tant de Juifs en France ont-ils éprouvé le besoin, surtout depuis une vingtaine d'années, de fonder des associations où ils revendiquent le droit d'être Juifs, de défendre leur appartenance à l'une des cultures du monde juif, sans pour autant être nécessairement pratiquants, voire croyants ?

Pour comprendre, il faut se remettre en mémoire **la montée depuis 20 à 30 ans des courants fondamentalistes et intégristes** tant en Israël qu'en diaspora et à laquelle le judaïsme français n'a pas échappé.

Cette vague, qui prône un "retour" aux pratiques les plus contraignantes de la vie religieuse, s'oppose ouvertement à la laïcité et pratique un soutien inconditionnel à la politique colonialiste "dure" instituée ces dernières années par l'Etat d'Israël.

Les différents groupes laïques juifs aspirent à constituer une fédération pour faire contrepoids aux autorités consistoriales juives lesquelles, Grand Rabbin en tête, ont basculé dans le fondamentalisme.

Ces groupes laïques qui disposent actuellement d'un comité de liaison groupant 16 associations, poursuivent un objectif humaniste fondé sur les valeurs juives dans leurs dimensions universalistes. Ils entendent développer avec tous ceux, juifs et non juifs, qui partagent avec eux les valeurs humanistes et laïques, basées sur le droit des peuples à disposer d'eux mêmes et sur les droits de l'homme, dont le droit à la culture. Juifs croyants ou athées, ces militants entendent consolider une identité juive dans des groupes chaleureux qui ne pratiquent pas l'apartheid, l'élitisme, la tyrannie du "religieusement correct", déviations qui ont envahi le judaïsme officiel français défigurant gravement l'âme même du judaïsme.

Quelques idées fortes qui sont ressorties des débats de ces deux journées:

Retrouver la voie du pluralisme dans un judaïsme désacralisé.

La tradition juive est étrangère à la sacralisation des monuments, des lieux, de la terre

Le buisson ardent où Dieu se manifeste à Moïse n'est sacré que dans l'instant où la soufflé de Dieu l'habite; après, il n'en reste rien.

Le temple n'était sacré qu'autant que l'esprit de Dieu habitait le Saint des Saints, au moment où, par la prière (et l'holocauste) le Grand Prêtre sollicitait la miséricorde divine. Le Saint des Saints n'était alors sacré que dans un contexte ritualisé et précis, historiquement daté et dont il ne reste rien aujourd'hui que des ruines et des pierres .

De sorte que l'emplacement du Temple, qui est aussi celui du parvis de la Mosquée d'Omar n'est pas sacré du point de vue talmudique. Prétendre le contraire serait revenir à une pratique idolâtre que les juifs abhorrent!!!

Transformer l'héritage en en culture: le patrimoine juif.

Que conserver et transmettre?

Toute transmission suppose un choix: il convient de se débarrasser de l'accessoire et de conserver l'essentiel. L'important c'est la connaissance historique (histoire et mémoire) qui fait apparaître l'importance du brassage et du métissage. Par exemple: l'enrichissement qu'a représentée l'aventure du marranisme; ce que les traditionalistes récusent.

En projet: Un centre de recherche sur le Judaïsme :Le Judaïsme comme culture (séminaires – cours sur la culture juive - rencontres avec d'autres cultures - les approches littéraires, cinématographiques, picturales - la littérature juive d'expression française – histoire des juifs de France sous Vichy).....

Le plus abouti de ces projets est une université d'été qui sera consacré à l'approche du judaïsme comme culture.

Parmi les choses les plus essentielles de la culture juive, il y a **l'appartenance au monde, plus qu'à une terre**, un sol. En effet l'essentiel de l'histoire juive se passe en diaspora (aspiration vers la Terre Promise, espoir d'un retour ...)

Le Peuple juif est un peuple sans terre.

Le mythe fondateur de la sortie du pays d'Egypte sous la conduite de Moïse permet:

1. De faire un devoir aux juifs de respecter, voire de chérir l'étranger: ("souviens-toi que tu as été étranger sur la terre d'Egypte...")

2. De magnifier l'apprentissage de la liberté (ne plus être esclave, c'est aussi revendiquer la responsabilité de se construire, de ne pas subir la tyrannie).

Mais le corollaire c'est d'assumer cette liberté comme devant être canalisée dans les limites de la Loi : la Thora est donnée aux hommes par Dieu pour leur permettre de s'affranchir du Mal, et de se libérer de sa tyrannie.

Il faut être **passer de culture**, et non gardien borné de **traditions desséchées** et ainsi dépourvues de sens.

Est juif toute personne qui le revendique (et non ceux qui peuvent sortir indemnes d'un examen tatillon de la judéité des géniteurs..., examen qui renvoie au délire nazi de sinistre mémoire !)

La dimension religieuse n'est qu'un des éléments de l'héritage.

Diversité de la dimension juive: le juif laïc est pluriel voire pluraliste.
Judéité et citoyenneté: éviter les replis communautaires ; on se construit juif tous les jours; une identité n'est pas héréditaire, elle se construit.

Theo Klein "Libérez la Thora" (Calmann Levy) décrit son parcours: issu d'une famille juive orthodoxe.

Problématique: maintenir la judéité en dehors de la tradition religieuse.
Etre juif, c'est d'abord une façon de se conduire.

Ne pas s'enfermer dans un ghetto de la pensée ; nous respirons au milieu des nations ;le peuple juif est divers: le juif est mosaïque; une mosaïque d'éléments divers; **Israël** (l'Etat) **est un élément de la diaspora.**

Boris Cyrulnik

Auschwitz –Israël -agitateur culturel.

Nécessité pour se construire d'éprouver un sentiment d'appartenance à un groupe humain, affectif social culturel; mais ce sentiment d'appartenance ne doit pas enfermer; l'identité du juif laïque est un sentiment partageable.

Le juif est par nature sensible à la tragédie des autres.

Si l'on reste prisonnier de son passé on en devient victime, on ressasse la vengeance la vendetta ...

Si on veut l'oublier, refuser les leçons de l'histoire, le risque c'est qu'on laisse l'histoire se refaire (retour à la persécution des juifs – à l'éloge du négationnisme- au numerus clausus- à la chape de plomb).

Entre les deux extrêmes : agitateur culturel.

Elio Cohen-Boulakia



La recette du Boulou

Voici la recette du Boulou ; elle m'est personnelle ; il y a bien entendu bien d'autres variantes... comme pour le couscous !

Pour une livre de farine :

2 doses de levure chimique
3 doses de sucre vanillé
150 g de sucre cristallisé

Obtenir un mélange homogène, puis rajouter :

2 œufs
¼ de verre d'huile (arachide, tournesol...)
le jus de 2 oranges pressées (ou équivalent pamplemousse)
une cuillerée à soupe de fleur d'oranger
50 g (+) d'amandes en poudre

Obtenir un mélange homogène, puis rajouter dans la pâte : 125 g d'un mélange d'amandes décortiquées et de pignons blancs.

Utiliser de préférence pour la cuisson les moules en alu jetable d'une contenance permettant de cuire l'ensemble en 2 ou 3 moules.

Attention ! Ne pas remplir chacun des moules à plus des 2/3 maximum, la pâte doit pouvoir lever en cours de cuisson.

Dorer la partie supérieure de chaque gâteau en le badigeonnant avec un jaune d'œuf (prévoir un jaune pour l'ensemble) puis saupoudrer de grains de sésame blanc.

Variante possible : introduire dans la pâte quelques raisins secs.

Cuisson : préchauffer le four ¼ d'heure à thermostat 8
Attention ! Après introduction des moules, baisser le thermostat à 4/5.
Cuisson environ 30 à 40 minutes (lorsqu'une pointe de couteau introduite dans la pâte ressort sèche, c'est cuit !)

N.B. Baisser un peu le thermostat pour les dernières 10 minutes.

A déguster (selon les goûts) en été, avec un verre de citronnade bien fraîche, en hiver avec un chocolat fumant ou un crème.

Bon appétit.

Elio Cohen Boulakia

Ont participé à la rédaction et aux illustrations :

Nora Aceval. Native de la région de Tiaret en Algérie (1953) ; de mère arabe et de père pied-noir. bercée dès son enfance par les contes de tradition bédouine, elle les collecte, aujourd'hui, les traduit et les intègre dans son répertoire. Participations nombreuses à des festivals, salons et autres lieux, interventions en milieu scolaire et à la radio. Publications : « Ghazali le Bédouin », texte, contexte et analyse, Ed. G&G ; plusieurs articles dans les revues spécialisées.

Elio Cohen-Boulakia. Du côté paternel, issu de la diaspora juive d'Espagne ; judaïsme italien côté maternel. A enseigné au lycée du Bardo-La Manouba (Tunis). Puis s'est occupé d'aménagement urbain auprès de la Ville Nouvelle d'Evry. Professeur associé à l'Université d'Evry (Essonne), responsable du centre de formation relié au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Claire Huysman. 17 ans. Elève de terminale au lycée de Montgeron. S'intéresse à l'histoire et à la musicologie.

Michel Laxenaire. Alger (1928). Père né en Alsace, artisan tourneur ajusteur et mère née à Carnot Les Attafs, d'origine lorraine. En Algérie, a été responsable d'un mouvement de jeunesse et a dirigé une coopérative ouvrière de production exclusivement formée d'Algériens. Retourné en Algérie après l'indépendance pour suivre l'expérience des Comités de Gestion, s'est ensuite occupé de développement régional du secteur des pêches maritimes artisanales en Bretagne sud... A terminé sa carrière professionnelle dans l'organisation administrative et l'informatique.

Cécile Marmouset. 18 ans. Elève de terminale au lycée Talma de Brunoy. S'est toujours passionnée pour les arts plastiques. Suit des cours au Centre Culturel de Yerres ; se destine à des études d'Arts appliqués.

Brahim Zerouki. Historien et calligraphe. Publications : « Le premier Etat musulman du Maghreb, l'Imamat de Tahart-Tagdemt » (avec la participation du C.N.R.S.), « Bleu permanent », roman (Editions de l'Harmattan), articles sur l'histoire et sur l'art dans revues spécialisées. Nombreuses expositions dans le Monde et distinctions internationales.

Bernard Zimmermann Oran (1940). Géographe, professeur. Membre de l'Association « Coup de Soleil » depuis 1985, année de sa création. Publications : « Quel orage, ô mon cousin Noé », Ed. Fanlac, 1986, « Cuisine et culture des Pieds-Noirs d'Algérie », Ed. Orion (Catalogne), 1989, « Heures perdues du matin », Journal de clandestinité du peintre antinazi allemand Erwin Bowien. Ed. l'Harmattan 2001.

AZRAK est publié par Coup de Soleil en Essonne, Association loi de 1901

*Adresse : B.P. 55
91230 MONTGERON*

Courriel : coupdesoleil.essonne@laposte.net

www.bab.el.oueb.free.fr



SOMMAIRE DU NUMERO 4 (Mai 2001)

Pages	Articles	Auteurs
1	Coup de Soleil en Essonne, association franco-maghrébine	Bernard Zimmermann
2	19 mars 1962, pourquoi et comment commémorer ?	Claire Huysman
5	Voyage en Algérie sur le chemin des hommes et de leurs contes	Nora Aceval
19	La première constitution musulmane des djazaïr de Al Djazaïr	Brahim Zerouki
29	Entretiens avec Michel Laxenaire	Michel Laxenaire et B. Zimmermann
49	Rencontrer les Juifs laïques de France (1 et 2 décembre 2001)	Elio Cohen-Boulakia
52	La recette du boulou	Elio Cohen-Boulakia
53	Auteurs et illustrateurs	